Prix L'Arganier
2026

Réserve
CDI

Lycée Victor Hugo Marrakech

13930

Agrégée de lettres modernes, Anne-Christine Tinel pratique diverses formes d'écriture : livrets d'opéra, romans, théâtre, où ses textes sont distingués. Elle est par ailleurs directrice artistique de la compagnie Carène en campagne.

Chez Elyzad sont parus ses romans *Tunis, par hasard*, 2008, *L'œil postiche de la statue kongo*, 2009, Prix spécial du jury de la ville de Toulouse, et *Malena, c'est ton nom*, 2022. L'oppression, la violence politique, les enfants victimes des conflits des adultes, sont des thématiques récurrentes de son imaginaire.

Design couverture : Héla Chelli

La mangue et le papillon

De la même autrice

ROMANS

Tunis, par hasard, Elyzad, 2008.

L'œil postiche de la statue kongo, Elyzad, 2009. Prix spécial du jury de la ville de Toulouse.

Malena, c'est ton nom, Elyzad, 2022.

THÉÂTRE

La mer n'a pas d'horizon, Petit Théâtre de Vallières, 2013. Premier prix du Concours d'auteurs du Petit Théâtre de Vallières.

Fartlek, Koinè, 2020.

Les deux contes évoqués dans le roman sont inspirés des *Contes et légendes de La Réunion* d'Isabelle Hoarau & Gérard Joly (éditions Orphie, 2013).

Photographie de couverture : © Eugene Golovesov, sur Unsplash

© Éditions Elyzad, 2025
www.elyzad.com

R TIN

Anne-Christine Tinel

La mangue et le papillon

ex 13930

roman

elyzad

« De quoi souffres-tu ?
De l'irréel intact dans le réel dévasté.
[...]
D'une étoile qui s'est, la folle, rapprochée et qui
va mourir avant toi. »

RENÉ CHAR,
Dans la pluie giboyeuse.

1

La main de Lucie va et vient, de la palette au visage de l'enfant. La petite regarde le pinceau caresser les cases, bleu roi, vert-de-gris, pression sur sa peau quand l'adolescente applique le maquillage.

C'est long… Claire se tortille. Quand est-ce que je pourrai voir ? Bientôt, murmure Lucie, concentrée, c'est presque fini ; mais à Claire, il lui semble que ça n'en finit pas…

Elle brûle de se regarder, de découvrir dans le miroir le visage que peint pour elle Lucie. L'air de la grande est sérieux, arrimé à quelque secret enfoui qui l'intimide. Claire ne se fâche pas. Elle se sent tenue, par contagion, de participer à un rituel qui lui échappe et dont elle perçoit la gravité ; prise en charge par les gestes sûrs, Claire oublie son impatience, se laisse aller à la sensation du pinceau sur sa peau dont elle guette le ballet.

Le plumet effleure par touches, tapote, pointille, estompe ; il trace, sous l'autorité du regard qui construit le dessin sur la peau. La main s'agite, rythmée par la chanson que reprend Lucie après quelques secondes suspendues, où elle retient sa respiration dans l'attention réclamée par un trait décisif.

Et la chanson de nouveau naît sur les lèvres, toujours la même, dans la forêt profonde d'une langue mystérieuse où scintille parfois la silhouette de syllabes où elle croit reconnaître certains mots… Aussi des images naissent-elles de la nuit protectrice de la chanson, jamais tout à fait les mêmes… tantôt passent des doigts dans la toison soyeuse d'un doux cabri ; tantôt une nonne retirée offre-t-elle un plat parfumé ; tantôt des mariés en fuite cherchent-ils un refuge à l'amour… La langue est si familière qu'elle a la consistance même du corps de Lucie, dont elle est l'extension, son aura… Et la mélopée baigne de lumière la cabane sous le buisson… et la chanson se dissémine entre les branches…

Et Claire, les yeux ouverts, dort-elle, quand Lucie pose le pinceau et lui place le miroir sous le nez, Ça te plaît ? et que, dégradé de bleus et de verts, un papillon, un merveilleux papillon, couvre son visage ? ou plutôt, son visage n'est-il pas ce

papillon ? Claire s'émerveille : comment Lucie, la main de Lucie, a-t-elle trouvé cela, cette réalité, que le visage de Claire, en vérité est ce papillon ?

Et le papillon s'ouvre en elle, il déploie sa réalité surnaturelle et pourtant concrète, se confondant avec la perception qu'elle a d'elle-même, et il lui semble qu'il pourrait battre des ailes, et que la nouvelle Claire pourrait s'envoler, dans la cabane se confondre avec les langues de ciel découpées par les feuilles du bouleau, avec elles sautiller, chatoyer, dans un doux fondu enchaîné... Alors Claire, hypnotisée par l'image que lui renvoie le miroir, Claire ne répond pas, et Lucie, radieuse, entraîne son œuvre hors de la cabane et l'offre à la pleine largesse, et dans le pré, les gamines emportées par la transe née des accents lointains de la chanson dansent une ronde follette, et Claire toujours se souviendra, de la lumière, les ailes à hauteur d'enfant ; autour d'elles à mi-corps la prairie volette, vibre, bourdonne...

*

Aussi loin que Claire se souvienne il y a Lucie. Dans la cuisine, maman surveille le lait sur la gazinière tandis que Lucie dresse la table, puis maman verse dans le bol et Claire attend, un peu, que la peau se forme. Ici (Paaas les doigts, Claire)

la cuiller plonge dans le chocolat, creuse la crème qui se fige en une soie plissée, avant de fondre en grumeaux sur la langue.

Dans les petits matins qui mènent à l'école, la main de Lucie tient la sienne, les grandes jambes de son pas s'ajustent au sien. Le soir au sortir du bain, Lucie tend la serviette puis Claire sent le chaud, dans son dos, quand Lucie presse sa bouche contre le coton et souffle, plus haut, plus bas, de l'autre côté, Encore, allez Lucie, s'il te plaît.

Bien plus tard, après la traite, maman rentrera ; tous, Claire, Stéphane et Jacques, et Lucie aussi, seront en pyjama. Odeur merveilleuse du savon à la rose, rapporté de Marseille un jour par Marcel (le cousin de papa) en quantité industrielle, après une tournée de l'orchestre.

Quand elle s'efforce, il se peut que Claire se rappelle la naissance des jumeaux. Claire revoit maman, allongée dans le lit d'alcôve où le docteur a prescrit son repos, Si vous ne voulez pas les perdre Annie, soyez raisonnable. Aux côtés de maman, dans l'absence de maman, toujours Lucie est là, depuis toujours.

*

On joue à grand-mère Kalla ? propose Stéphane. Claire et Jacques battent des mains.

Lucie roule des yeux dans les orbites, elle prononce, Je mets mon petit châle, puis se jette la veste sur la tête et pousse un cri d'oiseau lugubre. On crie, on court partout, sur le tas de bois, derrière le fumier.

Lucie prend une voix de sorcière, elle ricane. Avec ses doigts elle fait la forme raidie qu'ont les mains des sorcières avec les griffes au bout. Elle rentre le cou dans les épaules, elle couvre les dents avec les lèvres dans un sourire crochu, ses pommettes montent. Brusquement Lucie est une autre. On dirait vraiment une vieille femme édentée. Parfois au moment de s'endormir, à l'instant de basculer, surgit dans l'esprit de Claire ce visage de sorcière né sur le visage de Lucie. Même, elle se demande (et c'est effrayant), si la vraie Lucie, peut-être, n'est pas celle qui apparaît au détour du jeu, malveillante et décrépie. Tout miel, la vieille femme édentée amadoue, Venez petites crapules, venez boire un verre de limonade chez grand-mère Kalla. Dans la cour de la ferme, Claire et les jumeaux se dispersent, les poules rouspètent, on crie d'effroi et on se perche mais Jacques est attrapé.

Lucie le tient par les aisselles, l'enfant tournoie. Le petit châle de grand-mère Kalla se dénoue, la veste tombe. L'ombre de Jacques tourne avec lui sous lui, autour de Lucie qui tient Jacques, bien serré, avec ses bras et ses mains, la tête de Jacques calée contre elle. La toupie prend de la vitesse. Stéphane et Claire reculent, les pieds de Jacques leur viennent au niveau des yeux. Ils voudraient, eux aussi, oh oui, tourner, comme ça, très haut, très très haut... Pouce, ça tourne, arrête, Lucie j'ai dit pouce, j'ai la tête qui tourne, larmoie Jacques... La toupie s'immobilise. S'efface le masque de grand-mère Kalla ; revient, doux, le sourire de Lucie. Assis sur la terre, essoufflés, la grande et le petit attendent que s'estompe le tournis.

Ça sent la chair fraîche, reprend la voix, sans le visage. La jeune fille soulève le tee-shirt du garçon et presse la bouche contre le bidon. Jacques se tortille, Tu me chatouilles ! Lucie fait mine de le dévorer, Jacques hurle et rigole. Stéphane et Claire entrent dans la mêlée. Méchante grand-mère Kalla, ils crient, non tu ne l'auras pas ! Ils agrippent le corps de Jacques, chacun une jambe. Ils tirent. Doucement, dit Lucie.

Lucie, Claire et Stéphane, tous les trois balancent le corps de Jacques qui reprend son souffle, rouge hilare. *Bateau sur l'eau, la rivière la rivière...*

Avant qu'il ne touche le sol, les bras de Lucie récupèrent Jacques, elle berce. À mon tour ! exige Stéphane. Tout à l'heure, répond l'adolescente avec un baiser sur le front, c'est que je n'ai plus de force, moi. Elle dépose Jacques sur l'herbe, s'allonge à côté de lui. Viens, maman ourse. Mon petit, elle répond. Claire et Stéphane s'agglutinent. Claire pose la tête sur le ventre de maman ourse. Les doigts se promènent sur la tête de Claire, le dos de Claire, ils jouent avec le pelage. On regarde les nuages ? propose Lucie.

Les oursons fouillent les cumulus. Ils cherchent les formes qu'on reconnaît, un bateau, la tête d'un chien. Le ciel est immense, il s'émiette. Ici une île ! pointe Stéphane.

Un récit monte. Jusqu'au dîner Lucie raconte. Comment le monde, au commencement, était mer et soleil, sans la moindre parcelle de paysage terrestre. Or le soleil était las, tellement fatigué de voyager au-dessus de la mer sans jamais apercevoir de rivage, ni reposer ses pieds sur une montagne. Lasse la mer, de ne jamais allonger ni la joue, ni l'épaule, sur la tendresse d'une plage. Le vent, lui, s'irritait à friser l'écume sans jamais porter de parfums d'arbres ni de fleurs dans sa chevelure. La terre, alors, était enfoncée sous l'océan, tout au fond, dans le giron du magma.

Un jour, loin sous l'océan, au fond, tout au fond la terre songea. Sous l'océan, dans les plis de la terre roulée sur elle-même naquit un murmure, adressé au feu qui loge sous elle, plus bas encore, plus loin. Le feu écouta. Il écouta… dans ce murmure de roches et d'entrailles, le gémissement exigeait que le feu s'enflât, et s'enflât…

Le feu s'enfla ; il s'enfla tant, dans la nuit, il poussa, secoua tant, que le monde trembla. La mer s'ouvrit sous l'élan et, dans les langues rougeoyantes d'un volcan, la terre surgit sous les étoiles. Le ciel respira l'odeur neuve de la terre émue, le vent joua dans les arbres, le soleil caressa la crête d'une jeune montagne où il se lova, pour la nuit. Ainsi naquit une île.

***

2

En remontant vers cinq heures le chemin du Valat, à la saison où les gratte-culs fleurissent en pâles roses, elles croisent des collégiennes, de la classe de Lucie.

Dans le rire des gamines, une espèce de ritournelle évoque une scène floue, qui rappelle l'atmosphère des soirs de dimanche que le père noie dans le vin, pour sentir moins l'emprise de la semaine à venir.

De cette rengaine braillée dans leurs oreilles par quatre adolescentes postées de part et d'autre du chemin, quand Claire et Lucie passent se détache un mot.

Négresse.

Transports d'ivresse, chants de négresse
hurlent et ricanent les méchantes.

Plus tard à l'église elle reconnaît l'air et la rime. *Transports d'ivresse, chants d'allégresse.* Elle comprend. Les filles ont transformé le cantique, exprès, pour Lucie. Contre Lucie.

Ce mot ne dit rien de précis. Mais il fait que tout à coup, dans la pente de la montagne, Claire voit ce qu'elle n'avait jamais vu, car Lucie, un point c'est tout, jusqu'ici c'est Lucie. Une fois le mot entendu sur le chemin au bord duquel frise un court regain, dans le petit vent coupant d'avril, Claire apprend que Lucie est noire.

Pas noire exactement, mais foncée, plus foncée que Claire, ou que les autres filles derrière elles, qui s'en vont, alors que Claire s'efforce de suivre Lucie, le pas de Lucie qui s'est accéléré, et que Claire derrière elle trottine et court presque, Tu vas trop vite, Lucie, attends, et que Claire, qui s'essouffle, soudain voit, les larmes, sur le visage de Lucie qu'elle vient de rattraper.

Ainsi Claire apprend-elle cette chose étonnante, que Lucie est noire. « Noir » est inapproprié. Que la peau de Lucie soit plus foncée que la sienne elle l'a vu, elle n'est pas aveugle. Quand son premier fils aura trois ans, dans un magasin, du doigt il montrera un client : Pourquoi ce monsieur est-il noir ? Mais dans la maison Lucie

est là depuis toujours. Familière, la peau ne pose pas question.

Elles coupent à travers champs pour rejoindre le car. Lucie renifle. Les herbes, les graminées, battent les mollets. Claire caresse le bras qui se pose sur son épaule. Elle connaît ce bras. Ce corps. La forme du corps, sa couleur, se confondent avec la tendresse de Lucie, comme la forme de maman, sa couleur, se confondent avec la tendresse de maman. Chacune distincte, autre.

Mais la ritournelle d'église détournée par quelques gamines a cette puissance : détacher la couleur de la peau de Lucie, comme maman après le coup du lapin et la grande incision sur le thorax détache la peau de l'animal d'un geste sec, avant de la jeter aux ordures et de préparer le civet. Écorcher, cela s'appelle.

Plus tard elle verra une peinture, *Le bœuf écorché.* La ritournelle écorche Lucie.

La nuit, dans l'esprit de Claire parfois la mélodie remonte. Avant que le mot ne se forme dans son esprit, elle entonne cette comptine entendue à l'école, dont la lame frappe celle qui la blesse et la tient provisoirement à distance : *Ravaja la mouquère, trempe ton cul dans la soupière, tu*

m'diras si c'est chaud, tu m'diras si c'est chaud. Une méchante comptine dont le sens complet lui échappe, mais dont le venin, diffus, ne mord personne, autour d'elle.

*

Avant le monde était un, souple, continu, et Claire était au monde par toutes ses fibres. Elles plongeaient loin avant dans l'air, ses fibres, par des sortes de racines, loin avant dans la douceur aveugle des chairs. Mondes rêvés et mondes vécus alors étaient liés, entrelacs d'artères nourrissantes, étoilées dans d'invisibles allers-retours.

Et l'attachement à Lucie, celui à maman, aux jumeaux, à papa, à l'odeur des bêtes dans l'étable, foin coupé, pluie d'août, givre, se faisait par contiguïté, contagion douce. La peau était ce buvard prêt à recevoir la sève et s'en trouver heureuse. Joie des métamorphoses, joie des échanges, humeurs, pensées neuves et vivifiantes.

Aussi Claire n'était-elle pas séparée. Ni du parfum d'herbe sèche, ni du soleil couchant au bout du plateau, ni des œillets de poète piqués dans l'été naissant, ni de la craie sur le tableau, ni du poulet tendre et croustillant dans la bouche, ni de l'amour de Lucie dans les chuchotements

d'histoires qu'elles se racontent à tout bout de champ.

Qu'un soir Lucie soit déclarée « négresse » par quatre donzelles déchire le monde. Le mot, la couleur baveuse du mot qui n'en finit pas dans l'oreille, crée une coupure, sépare Claire de Lucie et la place, elle, dans le même champ que ces filles, sous la coupe d'un adjectif implicite : avec un immense étonnement, Claire dans le miroir du mot, se découvre « blanche ».

Car si Lucie est noire, Claire est blanche. Or, force est de constater, à observer de près la géographie de sa peau, rugosité grise du genou, bleu violacé des cernes, bras et mollets brunis, sans compter la rougeur traîtresse montée comme le lait sur le gaz à tout instant, si ce n'est et encore, contorsionnée dans le miroir de la salle de bain, la peau des fesses – quoiqu'elle tourne davantage vers le beige –, blanche, Claire l'est aussi peu que Lucie est noire.

Et pourtant le mot jeté en travers du chemin possède une force. Le mot a pourfendu le monde en deux blocs distincts. Dans ce nouveau monde Claire et Lucie sont séparées, rejetées de part et d'autre d'une brèche.

Le mot ment, je ne suis pas blanche, s'obstine Claire, et le sens de cette affirmation tremble, hésite. Non Claire n'est pas blanche ni Lucie noire, répète-t-elle, irisées les peaux tintent, s'appellent, dialoguent, parfois confondues dans la nuit ; jamais arrêtées dans un mot, toujours elles vibrent. Non Claire n'est pas blanche et d'ailleurs, heureusement, car blanche, voix blanche, blanche est la page, blancs les draps sur la corde – quoique la page soit plutôt grise et mauves les draps. Claire le voit, que Lucie n'est pas noire, il lui suffit de se tourner vers elle pour sentir, vivante, la peau de Lucie, démentir le dessein d'un mot.

Mais elle, qui ne perçoit son corps, cou, bras, joues, que partie après partie, ne serait-elle pas globalement blanche, au fond ? Comment savoir ? Comment se voir ? L'ampoule de la salle de bain, morne, est trompeuse. Voir Lucie, aimer Lucie. Mais se définir, soi, c'est autre chose. Imaginer la peau blanche fait froid dans le dos. Qu'elle puisse paraître telle aux yeux de Lucie est effrayant. Surgit-elle, aux yeux de Lucie, pareille à un fantôme lugubre ?

Devant le miroir Claire frotte ses joues au gant rêche jusqu'à la brûlure. Arracher le talc que la prétendue noirceur de Lucie lui colle en retour, rejoindre Lucie dans l'hospitalité d'un monde

partagé. Qu'est-ce que tu fais, dit maman qui entre dans la salle de bain, tu es folle, elle supprime le gant. Dany, regarde ta fille, la tête qu'elle a, on va te mettre de la Biaphine. Et au lit. Mais qu'est-ce qui lui prend ?

*

L'été, Claire oublie. Tout est soleil, tout est jeu. Les jumeaux, Claire et Lucie, tous ils aiment la glisse. On récupère dans le hangar les cartons dans lesquels arrivent les granulés pour les animaux. Sur l'herbe, explique Lucie, les cartons sont excellents. Avec ces luges improvisées, ils grimpent en haut du champ. On se place au niveau du bourrelet de terre que fait, à l'aval, l'étroit canal grâce auquel le père inonde les champs en période de manque d'eau. Entre les touffes de jonc brun-fauve, la noue regorge de grandes marguerites et du bleu de la menthe d'eau.

C'est le moment. Au top départ ils se jettent, les quatre. Souvent, magnanime, Lucie freine des sandales avant la ligne d'arrivée pour céder la victoire aux petits. Mais elle aussi, elle aime la vitesse et l'instabilité de la trajectoire, qui injectent l'adrénaline vers la poitrine jusqu'au visage.

Le soir, un peu voûtés, on compte les bleus sur les fesses talées où maman étale la crème d'arnica. Vous êtes fous les enfants, un jour vous allez vous tuer.

***

3

Derrière la grille de l'école les grosses mains pendent le long du pantalon de travail. Sensation de la main de papa, calleuse, qui prend la sienne, chaude mais pas tendre, toute cette peau dure, jamais traversée.

Pourquoi c'est toi qui viens me chercher ? Pourquoi c'est pas Lucie ? Ils marchent vite ; au niveau du grand hêtre, la côte essouffle. Lucie, dit papa, est partie. Elle n'est plus là. Partie ? pense Claire, où partie ? Partie faire quoi ? va-t-elle demander, mais quelque chose dans le ton qu'a pris papa pour annoncer, empêche les phrases qui s'arrêtent dans la bouche. Et dans la tête tournent, où, quand, pourquoi, longtemps ; où, quand, pourquoi ; peu à peu il grossit, le premier écheveau, où, quand, pourquoi ; nourri des questionnements qui s'agglomèrent au fil des minutes, muées en heures, puis en jours d'absence de Lucie ; pourquoi ? à cause de quoi ? et l'école ? jusqu'à quand ?... délayé dans l'esprit

en hypothèses indéfinies sous forme de cartes postales mentales (Lucie et sa valise, Lucie marchant au bord d'une route, Lucie côté passager dans une voiture, Lucie dans une rue passante de Mende ou d'Avignon même) qui se fixent un instant dans l'esprit tandis qu'on lave les dents, qu'on accompagne à la traite, qu'on referme le cahier de conjugaisons.

Car toutes sortes de questions se posent. L'heure à laquelle Lucie sera sortie de la maison. La façon dont elle se sera rendue à la gare – où, sinon ? car comment partir ? Mais Claire n'interroge pas. Cette voix étrangère, fissurée dans la gorge de papa après le hêtre de la Hure, fait cela : évoquer le départ de Lucie est une chose interdite. Aussi, dès qu'elle pense à Lucie, apparaît dans l'esprit de Claire un petit tourbillon, pareil aux nuages qu'on dessine au stylo-bille pour rendre la matière cotonneuse.

Peu à peu le gribouillis est devenu épais ; il n'est plus possible de le trouer. Il semble à Claire que dire, à voix haute, ce prénom, « Lucie », peut déclencher quelque chose ; quelque chose à coup sûr qu'il est préférable de laisser en sommeil.

L'absence de Lucie forme un magma rêche et brut, que n'ont pas ciselé des paroles. Quand on

se concentre au lit après les bisous du soir, qu'on pense à Lucie, à la chambre de Lucie au premier étage, on peut sentir cette chose encombrante, à différents endroits du corps. La gorge surtout. La poitrine. Le ventre.

Dans le tiroir de la table de nuit de Lucie, se trouve une trousse. Claire connaît la trousse, ses replis où Lucie range les billets et les pièces qu'elle possède. Dans cette trousse logeait, c'est sûr, le prix d'un bon billet. Claire pense à l'argent qu'il faut pour tout. Dormir quelque part. Manger. Tout ce que vivre exige qui coûte. L'argent de la trousse peut-il suffire ? Claire revoit les bras. Dany l'a dit, et maman ; Lucie a de bons bras pour travailler. Peut-être se sera-t-elle mise comme couturière quelque part, ou comme serveuse, ou comme bonne dans une maison propre et nette. Parce que désormais, Lucie qui aime tant l'école n'ira plus à l'école.

Le dimanche, dans l'après-midi, maman reprise les chaussettes des jumeaux enfilées sur l'œuf de bois ; elle écoute sur le tourne-disque *Signe de vie, signe d'amour* ; quand la voix lisse d'Alain Chamfort scande « Et tu vivras dans mon cœur mais plus jamais dans ma maison », Claire s'assoit dans l'escalier. Elle attend le moment où la chanson dit « Les jours heureux, les soirs de pluie et nos

réveils / Ne les laisse pas mourir et donne-moi de temps en temps / Un signe de vie, signe d'amour », elle appuie sur ses yeux et lâche. Paupières closes, elle laisse vibrer les halos rouges avec ses larmes.

*

Ça lui revient. Ça sort d'elle tout seul. Maman, est-ce que c'est vrai, que Lucie est noire ? et tandis que sa bouche articule encore elle regrette d'avoir demandé ; aussitôt elle regrette, même si maman ne s'interrompt pas et continue à couper les quartiers du poulet ; tout de suite elle regrette car elle sent ce que sa question a comme effet sur maman, vidée de son sang, qui répond quelque chose, pour dire quelque chose, mais que Claire n'écoute pas, tétanisée par ce que fait la phrase à maman, à l'intérieur. Tétanisée par cette chose silencieuse qu'elle perçoit, que sa phrase, la phrase qu'elle a prononcée, Est-ce que c'est vrai que Lucie est noire, est venue dégoupiller.

Une autre fois c'est plus fort qu'elle, elle demande encore si Lucie est sa sœur, ou pas. Allons ne sois pas sotte, Claire.

Alors elle se tait.

*

À l'école Claire oublie mais, tout le temps de vie qui n'appartient pas à l'école la livre au manque. Comme si la vie, cimentée dans le lien avec Lucie, se retrouvait brusquement fendue, en partie effondrée. L'après-midi, sur le chemin flanqué de buissons qui mène à la maison, elle court et le cartable lui bat les côtes. Quelque part guette la bête du Gévaudan. Que Lucie apparaisse d'un coup, là, dans la pente, Claire se jetterait sur elle et frapperait, Claire frapperait, de toute la force de son plus amer reproche, cette ingrate qui s'en est allée sans elle, la laissant vide de moitié, proie des ombres.

À d'autres moments, enfoncée à lire ou dessiner, quelque mouvement autour d'elle fait qu'elle lève la tête. Elle se souvient. L'absence tombe sur elle, l'enveloppe de la neige des avalanches. Claire frissonne. Cet abandon, énorme, déconcertant, c'est sûr au fond n'est qu'une mauvaise blague. Lucie bientôt sera là, ensemble elles reprendront les jeux, les fous rires, les petites rivalités et combats enfantins.

Le matin c'est le pire. Quitter l'oubli tiède du lit coûte. Ramasser les vêtements de la veille, enfiler une jambe, un bras, boutonner ; après la froideur du gant de toilette mal séché qui « sent »,

emprunter le couloir sans fenêtre qui dessert les chambres en enfilade, jusqu'à la cuisine. S'affaler sur la chaise, dans la dispute des jumeaux dont maman se débrouille tant bien que mal, verser le lait froid dans le bol, ne pas le boire, effarée de ce que les matins, si solides autrefois, maintenant branlent, toutes certitudes fendillées.

Lucie est partie. La mauvaise. Lucie les a quittés, l'a quittée. Lucie s'en est allée, pour une autre vie, meilleure, riante. Loin d'ici. Dans les ailleurs roses qu'on rêve. Lucie peut-être est amoureuse. Elle a un amoureux, oui, un amoureux avec qui elle fait la vie, autrement dit elle danse, elle rit. Faire la vie, dit sa mère, parfois, avec un ton de reproche. Comme si ceux qui la « font » l'empêchaient elle, de la « faire ». Comme si tout cela, le froid du matin, les chamailleries des garçons, la fatigue de maman, l'agacement de papa, tout cela, c'était leur faute à eux, ceux qui font la vie. Ailleurs. Dans les villes de préférence, grandes et clinquantes, pleines de vitrines et d'attractions, de fils électriques tendus à craquer entre les maisons, villes où s'entrelacent les rues, les trottoirs, les mains furtives. Villes électriques où se pressent les corps à l'audace, villes où tout est possible ; villes vacantes offertes à la langueur, où l'on se prélasse sur les bancs des squares, à regarder les enfants courir derrière les balles, à genoux au-dessus d'un

bassin où lâcher un bateau en papier. Quelque part dans la nuit clignotent les enseignes, on se glisse dans la file d'attente des cinémas ; Lucie fait la vie. Faire la vie, jupe courte et rouge à lèvres. Faire la vie, gants, taxi. Croisière. Cristal.

***

4

Avec les copines, trois ou quatre bécasses frais pubères, elles se maquillent ; devant l'armoire à glace de la mère de Sandrine elles se tordent, elles regardent l'effet du pantalon, derrière ; elles détaillent la forme des fesses, avant de vider les lieux ; qui au volant, qui sur le porte-bagages des mobylettes, hurlant, zigzagant, jusqu'à Mende où l'orchestre s'entend de loin, se voit de loin, écrin de platanes illuminés de liesse et d'électricité. Claire danse avec les copines, comme une gigasse. Elle pourrait rêver d'être amoureuse mais elle n'est pas très mûre, pas mûre pour ça, pas comme Sandrine obsédée, T'es obsédée ou quoi ? Je suis obsédée, elle dit, Sandrine, qui rêve de baisers sur la bouche.

Claire elle, aime bouger. Danser comme elles dansent elles, pas comme les adultes qui exécutent des pas de danse appris et soignés. Elles, elles dansent pour sortir la bête qui est en elles, la joyeuse bête de la vie, bonne et vigoureuse, fofolle. Danser

c'est tellement bon. Madness. Même fumer ou boire Claire s'en fout. Elle c'est danser qu'elle veut c'est tout, et c'est tant. Quand elle a bien dansé, que son cœur a tant battu qu'au-dedans elle est lisse comme une eau de haute montagne, elle se pose, et elle voit le garçon.

Sans doute qu'elle a perdu dans la danse sa timidité parce qu'elle ne réfléchit pas, c'est automatique dès qu'elle le voit elle va vers lui, elle se plante devant lui. Bière, Orangina, le verre à la main offre une contenance ; Salut, moi c'est Claire, Salut, moi c'est Charles.

Charles est comme Lucie. Autrement dit Charles est foncé. Tout de suite Claire parle de Lucie, c'est fou, ça surgit dans sa bouche en toute facilité, c'est la première fois qu'elle raconte, Lucie, l'amour de Lucie, la peau de Lucie, comme toi, sa disparition.

Dans la fête Claire regarde Charles et fond sur elle, exhumée, l'absence de Lucie. Depuis longtemps. Sept ans ? Sept ans ???

Des fois, tu la connaîtrais pas, Lucie ? Non, Charles ne connaît pas Lucie. Ben non. Qu'est-ce qu'elle croit. Désolé, je ne connais pas toutes les filles noires de la planète. Non je rigole, c'est

vrai, on n'est pas très nombreux dans le coin, ça aurait pu t'as raison, mais non, désolé, ta Lucie je la connais pas. J'en connais d'autres, des Réunionnais, on est un certain nombre par ici mais ta Lucie, non.

Des Réunionnais.

Jamais Claire n'a vu les choses comme cela, que Lucie puisse être « réunionnaise ». Jusqu'ici La Réunion (pourquoi ce nom, « La Réunion » d'ailleurs ? – Claire ignore à peu près tout de la Révolution et de la volonté d'effacer la mémoire d'une dynastie, Bourbon), La Réunion c'est un truc d'école, une idée qui rime avec métropole et entraîne toutes sortes de sigles et notions pénibles à mémoriser, à son oreille vides de sens, telle l'expression « département d'outre-mer », qui exhale une sensation de distance comme « outre-tombe », presque aussi grande, ou plus, que la distance qui la sépare du Moyen Âge, plus grande que celle qui sépare la Terre de la Lune. Associés à La Réunion, malgré tout, deux mots plus faciles, café, sucre.

Et soudain, dans la musique du bal, La Réunion, département français de l'océan Indien, surgit d'une façon très concrète : elle se dresse, c'est une île, une montagne verte au milieu de la mer bleue, au soleil. Née d'un complot avec le

feu, pour que la mer enfin repose sa fatigue sur le flanc d'une plage. En même temps, d'autres notions suivent, elles tournoient comme des aigles autour du pic, projetant une ombre coupante à travers toute cette lumière exotique : esclavage, colonisation.

Et, demande Claire à Charles – dans son verre pétille l'Orangina –, comment ça se fait que tu sois là ? je veux dire, des Réunionnais, au fin fond de la Lozère, c'est pas banal, t'es venu avec tes parents ?

Charles hésite, son regard bifurque, guette en biais la présence de quelque ennemi puis il sent la bonne foi de cette fille plus ou moins de son âge, aussi explique-t-il que non, les parents, en général, ils sont restés sur l'île, ou même morts, selon. Ils sont venus tout seuls, sans les parents.

Ils.
Qui sont « ils », qui ont quitté seuls une île ?
Pourquoi ?
Comment part-on loin, si loin, sans parents ?
Mais surtout, pourquoi ?

Claire écoute Charles. Cette façon de parler qu'il a lui rappelle Lucie. Jamais Claire ne s'était rendu compte que Lucie avait une façon spéciale

de parler. Quand elle était enfant, cette façon était sienne, point. Maintenant elle écoute fascinée, celui qui lui rappelle Lucie ; elle cherche à saisir ce qui dans la parole est commun ; manière de tourner les phrases, l'articulation, moelleuse, certaines syncopes… c'est dingue, elle a presque l'impression que Lucie est là, que derrière Charles, à travers lui, Lucie parle…

Tandis qu'elle écoute Charles, Claire ressent, avec violence, comme externalisée, la présence de Lucie, et, brutalement revenu à elle, le manque de Lucie se fait sentir.

Mais surtout, Claire, les joues brûlantes, prend la mesure de la sidérale immensité interstellaire et intergalactique des questions qu'elle ne s'est pas posées, jamais.

Jusqu'ici, elle s'est demandé où Lucie pouvait se trouver, même si elle peinait à imaginer la jeune fille au présent. Depuis toujours, pour elle la question, le problème, était que Lucie soit partie.

Quoique, parfois, elle s'interrogeât : si au fond, Lucie était vraiment partie, ou comment elle avait pu disparaître si elle n'était pas partie. Ces éventualités grouillaient d'images la laissant suffoquant et transpirant, images de rôdeurs, corps

de biches éventrées, voitures brutalement arrêtées au bord de départementales crépusculaires...

Dans un livre qu'elle feuilletait à la bibliothèque, elle tomba sur un tableau. Une belle endormie flottait dans une sorte de mare, mains ouvertes en direction du ciel, la robe lourde d'eau et de sous-entendus. Un bouquet au côté, elle-même ressemblait à une fleur tragique, chargée d'un noir passé gorgé d'érotisme. Sous la reproduction elle put lire : *Ophélie*, peinte par John Everett Millais. Figée, Claire fixait la noyée. Le tableau dépliait en elle une douloureuse zone de possible qu'elle ne savait pas formuler, qui hanta certaines nuits.

Mais. Jamais il ne lui est venu à l'esprit que Lucie, un jour, ait pu arriver. Encore moins qu'elle ait pu arriver de quelque part.

Ainsi Lucie n'est pas d'ici. D'où, et pourquoi est-elle arrivée à la Hure ? La sensation de familiarité qui enveloppe le souvenir de Lucie, ombrée par son départ, se creuse d'une énigme blessante. Difficile de se figurer que Lucie peut-être n'a pas toujours appartenu à son univers.

Or Lucie, c'était évident maintenant, venait d'ailleurs, de La Réunion sans doute même... Lucie donc avait une famille, une autre famille,

plus vraie que la sienne, peut-être son départ était-il lié à cette famille que peut-être, elle aurait rejointe… Lucie peut-être avait-elle rejoint, quelque part sur une grande et belle île, des parents, voire une sœur… Et cette pensée mord, lui arrache aux yeux une brillance.

Mais, en admettant que Lucie possède quelque part une lointaine famille, comment expliquer une telle aberration, que ses « vrais » parents l'aient laissée partir, ou envoyée au bout de monde, en Lozère, dans sa propre famille ? Il y a si longtemps, qu'à cette époque Lucie était une enfant, forcément, puisque dans la mémoire de Claire, aussi loin qu'elle se souvienne, il y a Lucie.

Tu dis plus rien ? demande Charles. Si si, répond Claire, c'est juste que, tu dis, les parents en général… En général, ça veut dire quoi ?

Alors Charles raconte. Peut-être n'a-t-il jamais évoqué tout ça, c'est probable, mais les questions de cette fille, sa peine d'avoir perdu Lucie, Lucie qu'il ne connaît pas mais que sa disparition nimbe de mystère, la sincérité surtout de cette perche qui le regarde de ses yeux dorés plutôt inoffensifs, ça doit être ça qui lui a donné envie de se confier. Alors, il raconte. Nous les Réunionnais, il dit. Il dit l'île.

*

Charles dit. Sa grand-mère, malade. L'assistante sociale, les vêtements de l'assistante sociale, ses chaussures impeccables, alors que les pieds de grand-mère MaméLi vont nus et durcis dans la poussière. La promesse qu'il étudierait, qu'on le sortirait de la misère de l'île. Un métier en poche, avait promis la dame.

Charles raconte, l'avion, Orly, le car, la boue, l'hiver. Le froid dans les habits de tergal donnés par la DDASS de l'île. Quelques-uns, les bébés, ont été adoptés. Nous les plus grands, placés.

Dans l'oreille de Claire, ce mot, « placés », fait de ceux dont il parle, lui-même inclus, des pions sur un damier, placés, déplacés, selon certaines règles qu'on peut connaître – jeu de dames – ou moins bien, comme dans le cas des échecs qui rebutent son esprit peu enclin à anticiper les coups. Charles a eu de la chance. Il n'a été placé que deux fois. Dans la Creuse d'abord, où il est arrivé, puis ici, à Mende. La famille où il est placé est une bonne famille, dit-il : il a sa propre chambre, il mange à la même table. Un ami a eu moins de chance. Placé cinq, six fois ?

Claire ne retient pas tout ce que Charles mentionne concernant cet ami, qu'il appelle Petit Georges. Ce qu'elle entend peine à se déposer. Malgré elle, elle saisit, que Petit Georges a couché sur la paille avec les bêtes et mangé dans une écuelle sur ses genoux. Certains, ajoute Charles, ont vu dans l'opportunité d'un enfant placé une bonne occasion, un petit Noir pour la ferme.

Comment c'est possible ?

Comment est-ce possible qu'en France, le pays des droits de l'enfant, à côté de chez elle dans un hameau voisin, un enfant puisse dormir dans la grange, manger par terre dans l'arrière-cuisine ? Dans la France des années 1970 ? Des centaines de fois elle la dépliera, la question poisseuse, avec un haut-le-cœur, chaque fois recevant au visage son haleine de cloaque. La question, apprend-elle au lycée dans la bouche de Mademoiselle Lafarge, sous l'Ancien Régime est un interrogatoire conduit sous la torture.

Sous les platanes l'odeur de cigarette concurrence le Ricard. Sandrine et les filles se déchaînent dans un boogie-woogie rétro. Les projecteurs clignotent. Claire essaie de s'imaginer, elle. À neuf mille kilomètres de sa maison, jamais revenue. Vertigineux. Pour ça sûrement, qu'elle embrasse

Charles, pour contenir le vertige. Elle n'ouvre pas la bouche, elle s'approche seulement, lèvres contre lèvres… Brûlante la peau fine. Battements du cœur sous la peau des lèvres. Un baiser pour panser l'impensable, partir seul, à six ans, si loin, à jamais.

Et Charles reçoit ce baiser, saisi, incapable d'aucun geste, concentré juste, sur cet élan inattendu, offert par Claire dans la bringue du 14 juillet 1980. Occupé seulement à le recevoir, à l'accueillir, à percevoir en lui le trajet du baiser, qui descend, s'enfonce, jusqu'en une région minée, au-delà du travail du désir ; une région moins accessible, qu'il s'efforce d'éviter d'ordinaire, enténébrée, friable… Il est figé, Charles, soucieux d'endiguer les larmes qu'il ne contient plus tant il y a d'eau en lui, et Claire s'essuie la joue, s'écarte, et demande, Je t'ai fait de la peine ? Mais non, ce n'est pas ça, pas toi Claire, la peine ; cette peine, voudrait-il dire, en lui est là depuis longtemps. Qu'elle la voie, il en est confus… mais Claire se cale contre lui, elle enfouit son menton dans le creux de l'épaule. Charles offre ses larmes aux fins cheveux de la jeune fille qui ne dit rien, semble ne rien attendre, qu'une étreinte, ce genre d'étreinte longue des retrouvailles.

La nuit qui suit la rencontre avec Charles, une phrase revient. La famille dans laquelle il est placé, a dit Charles, est une bonne famille. Alors qu'elle

a regagné la maison de Sandrine, lovée dans le sac de couchage, en elle la phrase résonne, elle installe un doute. Qu'est-ce qu'une bonne famille ? La famille dans laquelle Lucie a été placée, est-elle une bonne famille ? Certes, Lucie mangeait avec eux à table. Lucie un jour pourtant est partie.

*

Maman, est-ce que chez nous Lucie était placée ?

La gêne sur la joue de sa mère la renseigne tandis que la main détache les tuyaux du pis encore mousseux.

J'étais fatiguée, Claire. J'ai vécu ma grossesse alitée. J'aurais pu y passer tu sais. Et après, avec les jumeaux… La ferme n'attend pas, avec ton père nous avons pensé…

Postée contre le chambranle de la lourde porte, Claire fixe sa mère qui range le matériel. Lucie travaillait pour vous ?

Travailler, comme tu y vas ! Elle m'aidait.

Claire revoit, les retours d'école, les devoirs sans maman, l'heure du bain, Lucie veillant les jumeaux dans la baignoire, frictionnant, jouant.

Lucie a sept ans de plus que moi. En quelle année est-elle arrivée à la maison ?

Pourquoi est-ce que tu vas remuer ces choses, demande la mère depuis le fond de la salle de traite, qu'est-ce que ça va changer ?

Il paraît, énonce Claire, que vous étiez payés.

La voix de sa mère, lasse, arrive avec peine jusqu'à elle. Claire s'enfonce dans la moiteur odorante des bêtes soulagées. Parfois leurs sabots remuent la paille avec lenteur.

Payés, ça n'est pas exactement le mot. Nous touchions une allocation pour couvrir les frais.

Combien ?

Quoi combien ?

L'allocation.

Je ne sais plus ! Qu'est-ce que tu vas chercher ? s'emporte sa mère, puis lâchant les tuyaux elle se rapproche, crois-tu que nous nous sommes fait de l'argent sur son dos ? Lucie, dit-elle en posant les mains sur les épaules de Claire, nous l'avons reçue dans notre maison, comme notre fille.

Claire se dégage. Pourtant Lucie est partie.

La mère reprend la besogne, elle enroule le tuyau du trayeur. Nous l'avons aimée. Nous étions son nouveau foyer. Elle allait à l'école. Elle était comme notre fille.

La mère de Claire rince et rassemble nerveusement les embouts. Comme votre fille, siffle l'adolescente. Pourquoi ne l'avez-vous pas adoptée ?

Adopter, répond la femme prise par la fatigue, ça n'est pas si simple ! Tu sais les gens ne sont pas bons. Ils jugent.

Maman, reprend Claire, Lucie est partie, c'est bien ça ?

J'ai eu beaucoup de peine.

Pourquoi est-elle partie ?

Que veux-tu que je te dise ?

Elle n'était pas heureuse ? Est-ce que vous la frappiez ?

La mère, lâchant les battants de la porte qu'elle s'apprête à refermer, se tourne face à sa fille. Non mais ça ne va pas ! Qu'est-ce que tu vas chercher ?

Claire, ignorant l'emportement maternel, articule. Elle n'était pas heureuse, hein ?

Au début, reprend la mère imprégnée par des images remontées de loin, Lucie était gaie, elle était drôle… Avec le temps… Ton père et moi, on n'a pas compris. Elle est devenue… Comment te dire… Elle avait… des extravagances…

Des extravagances ?

Dans la douceur de juillet les deux femmes rejoignent la maison.

Elle inventait des choses. C'était dans la tête tu comprends, dit-elle en frottant ses mains desséchées par l'ouvrage, il a fallu faire quelque chose.

Comment ça faire quelque chose ?

Sans la regarder, la mère de Claire s'arrête à quelques mètres du perron.

Nous l'avons… Suite à un certain épisode, reprend-elle, avec ton père nous avons jugé qu'il était préférable qu'elle se fasse… soigner.

Soigner ?

Elle avait des crises de plus en plus souvent.

Non mais je rêve, qu'est-ce que tu es en train de me dire ? Des crises de quoi ? La voix s'enraye dans un écheveau de douleur qui l'étouffe. Vous l'avez fait enfermer à l'hôpital psy ou quoi ?

L'hôpital psy, quelle imagination ! Lucie a juste été hospitalisée.

Pourquoi ?

Ce n'était plus possible.

Qu'est-ce qui n'était plus possible ?

Face au silence de sa mère, Claire se redresse. Et après ?

Quoi après ?

Eh bien, après, où est-ce qu'elle est allée ?

La mère se remet en mouvement, en direction de la porte d'entrée. Aucune idée ma chérie. Tu sais, l'administration.

L'administration ! Mais vous êtes des monstres ! Attends ! Ne pars pas tout de suite ! Vous ne lui avez jamais rendu visite ?

Nous avons fait tout ce que nous avons pu, ajoute la mère qui revient vers sa fille. À la fin ce n'était plus possible.

Non mais je rêve ! À la fin de quoi ? Tu répètes les mêmes phrases vagues ! Qu'est-ce qui n'était plus possible ?

Tu peux bien me juger. Après coup, tu ne peux pas comprendre.

Claire se rapproche de sa mère, elle agrippe son bras.

Et moi, vous m'auriez enfermée aussi ? Sans me rendre visite ?

Claire, tu es notre fille ! Lucie était seulement placée chez nous. Nous n'étions redevables de rien, nous avons fait au mieux.

Mais sa famille était de l'autre côté de la terre !

La jeune fille tourne le dos à sa mère et se met à courir, sur le chemin qui mène au plateau.

*

Ce soir-là Claire ne rentre pas. Ce n'est pas exactement une fugue, seulement elle ne peut pas retourner comme ça dans la maison, comme si de rien n'était. Elle reste chez Sandrine, quelques jours. Sandrine, ses parents viennent de la ville, ce sont d'autres habitudes. Régulièrement l'adolescente invite des copines. Claire aime cette simplicité. Comme les autres fois, la mère de sa camarade ne fait pas de difficulté : C'est les vacances, acquiesce-t-elle, et visiblement les vacances à ses yeux forment un argument suffisant.

Quand elle revient Claire amène Charles à la maison. Elle ne demande pas, elle met ses parents devant le fait accompli. Ils ne disent rien et Claire se moque de ce qu'ils pensent. Charles dormira dans son lit, avec elle. Ils coucheront ensemble, tandis que ses parents dorment à l'étage en

dessous. Ils apprendront à le faire sous le toit des parents qui dans leur chambre renfoncent la honte sous l'oreiller.

Ils ont fait l'amour pour la première fois, ils se sont endormis, puis Claire s'est éveillée, elle regarde Charles à côté d'elle. À cet instant elle pense à Lucie. Ses yeux glissent sur le profil de Charles, elle se figure que Lucie peut-être a rejoint, au bout du monde, une petite grand-mère aux pieds abîmés, dans une maison au toit de tôle. Elle essaie d'imaginer cette vie, dans un bidonville.

Difficile d'associer Lucie, le visage aimé de Lucie, aux baraquements rapiécés aperçus plus tard dans une illustration du livre d'histoire-géographie feuilleté au CDI du lycée, à la porte desquels posent quelques hommes portant des chapeaux à bords longs, tandis que sur le chemin, de dos, des femmes de tous âges maintiennent d'une main, de deux ou aucune, par-dessus les chapeaux, des fagots de bois. Au bas de l'image, *Saint-Denis 1968* a-t-elle lu, sans savoir si douze ans plus tard, de telles masures existent encore, et ce doute, la documentaliste n'a pas su le lever.

Une seule fois, dans une dispute, maman esquisse quelque chose comme, « nous faire cela ». Cela quoi ? Claire ne le demande pas, mais en elle

flotte une intuition. Qu'en effet, elle fait quelque chose aux parents, les soirs où Charles vient dormir à la maison. Jamais elle ne demande s'il peut venir. Elle dit cela, ni plus ni moins : Ce soir Charles vient dormir à la maison. Et c'est coucher qu'elle veut dire. Elle couche avec Charles, elle veut que les parents le sachent. Qu'elle couche. Qu'elle caresse la peau. Qu'il s'enfonce en elle. Et que pour eux c'est péché. Mais qu'elle elle s'en fout. Bientôt elle s'en va. À son tour. Pour toujours. Comme Lucie. Car maintenant c'est une certitude, Lucie n'a pas disparu. Elle s'en est allée.

*

Une nuit elle fait un rêve. Lucie marche dans l'eau, les pieds de Lucie, dans l'eau, sur la grève. Un peu déformés par la loupe. La respiration de l'eau autour des chevilles. Dans le rêve on ne voit pas le corps de Lucie, juste les pieds. Aussi, on entend ce bruit que fait la mer, multiple et régulier comme la poitrine des arbres, qui se froissent sans heurt dans les courants du ciel.

Au réveil elle sait.
La mer.
Lucie est partie rejoindre la mer.

En pyjama, Claire regarde la carte dénichée dans le tiroir du salon ; du doigt elle suit les routes, les bifurcations, départementales puis autoroute A7, qui vont vers la mer, à Cavalaire. Elle se souvient de Cavalaire. Sa mère un jour les y avait emmenés, Claire, Jacques et Stéphane, et Lucie, tandis que papa, Allez-y, je vais me débrouiller, restait, pour les bêtes. Un été l'amie de Marcel, tonton Marcel, avait prêté une de ces petites maisons touristiques en ciment, peinte en blanc, lovée dans un jardinet où se serraient les troncs lisses et raides de lauriers roses jamais taillés.

L'excitation, à la perspective de ce voyage, est-ce qu'on se rendait compte, la mer, ils allaient voir la mer... Et Lucie, Lucie transfigurée... Tu vas voir, elle disait, la mer... et puis elle se taisait ; il aurait fallu demander, Quoi la mer ? mais les yeux dérivaient... Le spectacle de ces yeux, peu à peu embués... À regarder dans ces yeux, tout au fond, peut-être allait-elle distinguer l'image éclose dans le nid de la pupille sous la forme d'un point brillant... Ce paysage quelque part en Lucie logé, réverbéré, et qui l'imprégnait d'émotion, un paysage merveilleux dont plongée dans le regard on recevait la moiteur, la brume, la transparence...

Jusqu'ici, le paysage c'étaient les pentes et le vallon de toujours, encaissé, des mois durant mangé

d'ombre entre deux forêts de noirs résineux, frissonnant l'hiver sous les flocons. Jusqu'ici, la mer c'étaient des images vues à la télé, la mer en noir et blanc, en couleur parfois entraperçue sur une page de *L'Express* ouvert sur la table basse, devant le fauteuil de Dany. La mer, c'était avant tout des récits ; belle et dangereuse, capable de vous précipiter le temps d'un orage sur une île déserte, sauvage – les îles, dans les histoires, d'ordinaire sont dites « sauvages » ; La Réunion, bien qu'habitée, n'est-elle pas un peu sauvage ? Que veut dire sauvage ?...

Cavalaire fut une parenthèse d'écume, de sable qu'on brasse et tasse en palais qu'érode le contenu d'un seau ; parenthèse de courses avec les garçons dans la lisière indécise entre la mer et la plage, là où le sable est dur et brillant sous le film d'eau qui s'en va et revient, et s'en va, revient ; parenthèse de grillades le soir, dévorées avec les doigts sur l'herbe jaune, devant la baie vitrée de la petite maison en ciment.

À Cavalaire Lucie joue, mais moins. Souvent elle fixe le large, comme on guette. Il y a quoi ? demande Claire, qu'est-ce que tu vois ? Lucie sursaute, elle « revient » et tourne son visage vers Claire, sourit. Rien, dit-elle, c'est beau, pas vrai, avant de l'entraîner dans les vagues, on saute, allez, regarde, on est des sirènes, on danse ?

À suivre les routes du doigt sur la carte, remonte la vigueur solaire de la plage où le corps, relégué dans l'arrière-cuisine, soudain fait surface, épouse la conscience de l'instant, délicatement venteux, croûtes de sel au bord des cils, sel recueilli de la pointe de la langue qu'on passe sur l'avant-bras, pour goûter. La mer, sa matérialité, puissance réparatrice. Oui, c'est cela qu'elle a dû éprouver, Lucie, à Cavalaire, l'impression de retrouver ce qui lui manquait tant. Cela, qu'elle est partie chercher. L'intense liberté de la mer.

***

5

9 février 2002. Claire a trente-neuf ans. Un gros titre du *Monde* attire son attention. *Un Réunionnais exilé, dans son enfance, en Creuse, demande 1 milliard d'euros de dédommagement à l'État**. Le chiffre, bien sûr, énorme, quelle bonne idée, 1 milliard d'euros ! Un chiffre, un gros chiffre, c'est visible. « Le prix d'une vie », explicite l'article.

Il faut la lecture de cet article, la douleur de Jean-Jacques Barbey, pour qu'elle en prenne la mesure : Lucie dans la maison, l'histoire de sa famille, tout cela appartient à l'Histoire de France. La présence dans sa vie de Lucie est liée à une politique de l'État français. Le visage de Lucie, l'amour et le manque de Lucie, fendillent le territoire de l'intime et prennent une dimension plus vaste. Nous avons fait cela, pense Claire. « Nous », la France, les Français. Sa propre famille. « Cela »,

* Richard Benguigui, « Un Réunionnais exilé, dans son enfance, en Creuse, demande 1 milliard d'euros de dédommagement à l'État », *Le Monde*, 9 février 2002.

elle n'en connaît pas encore exactement la teneur, mais aussitôt elle en reçoit la brûlure.

Jean-Jacques Barbey expose les démarches qu'il entreprend, en 2000, pour demander réparation à un État dans le déni de sa violence. Certes, le cas de cet homme semble particulier. Son père seul a signé la fameuse procédure d'abandon, requise pour qu'un enfant devienne pupille de l'État. Signature prenant souvent la forme d'une croix, tracée par des parents modestes sous l'aimable incitation d'une assistante sociale qui expliquait, C'est pour son bien. Douleur de cet homme, dépossédé de son enfance.

Le portrait esquissé par le journaliste lui évoque Petit Georges, l'ami de Charles. Dans son esprit, leurs destins viennent à se confondre. Est-ce extrapoler d'imaginer qu'ils aient pu se croiser dans leurs jeux d'autrefois ? Enfants de Saint-André de la Réunion, tous deux ont vu le jour dans la luxuriance d'un paysage tropical… Nul doute que l'un comme l'autre a pu jouer, parmi d'autres gosses, entre les rangées de vanille ou de canne à sucre d'une des plantations qui bordent la ville. L'un comme l'autre un jour aura vu freiner la 2CV où les aura fait monter la fonctionnaire au sourire rassurant, pour se retrouver, sans comprendre, dans l'austère Creuse, privés de la

douceur du climat de l'océan Indien, au service d'une ferme… L'un comme l'autre aura été marqué dans sa chair et son âme par la rudesse d'un arrachement, porté comme une épine au cœur du plus jeune âge à l'âge mûr, jusqu'à conquérir enfin la force de s'insurger, de réclamer réparation pour l'enfant dont les plaies continuent, au fil du temps, à empêcher la joie, le repos, de s'installer vraiment.

L'article rappelle en quelques mots la politique initiée par Michel Debré. Le ministre évidemment n'est pas inconnu à Claire. Rattaché dans son esprit à l'expérience de la Résistance, au gaullisme, aux fondations de la V^e^ République. Qu'il ait été député de La Réunion, elle n'en a aucun, mais aucun souvenir.

Fébrile tandis qu'elle parcourt les colonnes du journal, ses mains absorbent l'encre du papier. Elle calcule. 1963, 1984. L'année de sa naissance, a commencé ce que son esprit nomme un trafic. Jusqu'à trois ans après l'élection de François Mitterrand. Vingt et un ans durant. Quand Lucie arrive chez eux, plusieurs centaines d'enfants auront déjà été conduits comme elle à Mende, Guéret, dans le Tarn, le Gers, les Pyrénées-Orientales, avec, pour tout bagage, un prénom et un numéro de matricule attribué par la DDASS… Sidérée, Claire réalise que la République, sous

couvert du mensonge d'une émancipation, a bel et bien organisé le transfert d'enfants réunionnais pour les placer au service de métropolitains en manque de bras. Sur tous les enfants exilés, parachutés malgré eux dans les régions peu peuplées de l'hexagone, soi-disant pour les sauver de la misère, beaucoup ont dû trouver, dans les familles qui les ont accueillis, l'amour nécessaire pour grandir. D'autres, moins chanceux ou plus fragiles, se sont mal, ou jamais remis, et auront hanté les institutions judiciaires ou psychiatriques.

Ce mot déchire Claire. Hôpital psychiatrique. Elle se souvient dans l'étable humide, les paroles de sa mère. La gêne, la difficulté à nommer. Tout en relatant ce qui s'était passé, Annie renâclait à poser des mots qui auraient été clairs, leur préférant des tournures où suintaient des sous-entendus. Charge à l'imagination de Claire de faire le reste. Lucie aurait été hospitalisée pour être « soignée » « suite à un certain épisode », avait-elle presque lâché, sans jamais l'éclairer davantage, même plus tard quand elle avait tenté de l'interroger. Puissance du déni, sa mère hoche la tête. De quel épisode parles-tu ? Moi j'ai dit ça ? Tu me harcèles… Qu'est-ce que tu veux que je te dise de plus ? Lucie n'était pas bien, la DDASS l'a envoyée à l'hôpital. De toute façon, tout ça, conclut-elle, je ne sais plus. Je ne me souviens pas.

Claire découpe l'article qu'elle hésite à ranger. Il demeure sur un coin de son bureau, symbole de ce qu'elle comprend par cette lecture, et qu'il lui faut accepter. Que Lucie soit une enfant que ses parents ont accueillie chez eux parce qu'ils ne s'en sortaient pas à la maison, après la naissance des jumeaux.

Au fil des mois Claire suit l'histoire de Jean-Jacques Barbey, un peu médiatisée dans des reportages. Les larmes dans la voix de cet homme.

*

Claire prend le train pour Paris. À la bibliothèque de Beaubourg, elle feuillette des articles dans des revues ; sur les écrans elle visionne des reportages sur La Réunion. Foison d'images, la mer, les montagnes, la végétation. Saint-André, Saint-Denis, Sainte-Rose, deux villes sur trois dévolues à un saint. Pauvreté des villes qui explosent en quelques décennies. Partout des gosses.

Le soir, dans la chambre d'hôtel, la peau des oreilles où appuyait le casque est irritée. Elle ferme les yeux. Tandis qu'allongée dans le lit mou Claire cherche le sommeil, dans sa rétine les images persistent. Remonté de l'enfance, se superpose aux

visages des inconnus celui de Lucie. Elle se fait le film.

L'enfant, le front posé contre la vitre, entoure le bocal de ses bras minces. Les ailes rouges du poisson caressent les parois de l'aquarium. Les yeux plongés dans le regard sans paupières, la petite fille murmure ; le poisson semble l'écouter. Au bout d'un moment elle desserre l'étreinte et quitte l'unique pièce sombre où stagne une odeur de lampe à pétrole.

Elle gambade vers l'arrière-cour où cuisine une femme accroupie devant un trépied au-dessus du feu. Ce que remue la grande cuiller dans la marmite sent bon.

Maintenant la fillette saute à la corde dans l'ombre de l'arbre. Poussière. Lucie lâche, la corde se tortille sur la terre. Là-haut s'ébrouent des plumes multicolores. Elle s'approche du tronc. Du doigt, elle suit les petites bêtes qui vont et viennent dans les écailles du palmier, comme on suit sur la page la ligne de lecture. La femme désigne les bidons de fer-blanc alignés contre le mur. Lucie en saisit deux, elle pousse le portillon au moment où débouche la mobylette de l'infirmière-coiffeuse et se jette dans la pleine lumière de la ruelle.

D'autres images sous les paupières de Claire. Lucie est assise devant un lit d'hôpital. Dans le lit, la femme garde les yeux fermés. On s'en va, dit l'oncle, ta mère se repose. Quand est-ce qu'on reviendra ? demande Lucie. Demain, ma fille, demain. Lucie trotte derrière le frère de sa mère dans le dédale des couloirs bondés qui les rend à l'air libre.

Dans la ville elle suit l'oncle, il slalome entre les embouteillages, de ruelle en ruelle ils grimpent vers le quartier des baraques.

L'oncle trafique dans un tas de ferraille, il exhume une roue de vélo dont il détache les rayons à l'aide d'une pince coupante. Et l'école ? demande Lucie, Demain l'école, répond l'oncle. À l'école, Lucie aime ce qu'on déchiffre dans le livre de lecture. La maîtresse a dit à la directrice : Cette petite, il faudrait qu'elle étudie. Le cœur gonflé d'orgueil de celle qui entend. Qu'est-ce qu'on peut faire ? a soupiré la directrice.

La maison de l'oncle ressemble aux autres, bois, fer, toit de paille ; une seule pièce pour sept personnes, huit avec Lucie. La femme de l'oncle va rentrer bientôt, elle fait des ménages dans la ville coloniale. C'est une aubaine. Les cousins et cousines sont plus grands, ils ont des occupations

aux quatre coins du quartier. Le soir ils passent la porte, ils se couchent. Lucie se serre contre Brigitte qui grogne et tourne le dos, malcontente de partager l'étroitesse du matelas.

*

Ce qui s'est passé. Cette politique de la France, censée lutter contre la pauvreté de l'île et donner une chance théorique à des enfants réunionnais, français, de s'élever socialement. On a conçu un dispositif de vases communicants, on a déplacé dans la campagne, en métropole où faisait défaut la jeunesse pour venir à bout des foins et de la traite, ceux trop nombreux là-bas pour le labeur. Car alors, effrayait le spectre de la natalité galopante dont les sabots sauvages menaçaient l'avenir. Redoutable, le rattachement à la nation de ce lointain département ne pouvait se penser que par le licol.

Claire se rend à la DDASS de la Lozère, puis à celle de la Creuse où arrivaient les enfants depuis Orly. Car a-t-elle appris, les locaux de Lozère désengorgeaient ceux de la Creuse.

Les enfants, lui confie l'assistante sociale, il fallait bien qu'ils s'assimilent. Nous avons cru bon de lutter contre leur tentation de se regrouper en

un ghetto où se seraient seulement perpétués l'ailleurs et l'autrefois. Au contraire il était sain, enfin on a jugé bon, pour qu'ils deviennent la substance même du terreau métropolitain, de les disperser. Comme on disperse au vent les graines dans l'espoir d'un champ pour demain.

Il aurait fallu, mais ça n'est pas simple, accéder aux archives. Puis prendre un billet pour La Réunion.

Dans la nuit une énième fois elle se figure.

Orly, hiver 1966, une file d'enfants se serre dans le rang. Une plus grande donne la main à un tout petit. Avancez, dit la dame et ses lèvres se pincent.

Claire se voit monter l'échelle contre l'appareil, échelle qu'un jour ces gosses ont descendue. Ces hautes marches de métal mal proportionnées à la taille des jambes d'un enfant entre deux et douze ans, en file indienne ils les ont descendues pour fouler, première fois, le sol de la métropole. Un petit la morve aux nez, garçons, fillettes, graves. Ne pousse pas, Petit Georges. Et maman ? Plus tard maman, tu la reverras, qu'on lui a dit, car les adultes par commodité souvent énoncent des mensonges.

En pensée, Claire s'engouffre avec les touristes dans la tiédeur synthétique de la carlingue. Attendre, décoller, avaler la salive (Ne pleurez pas, les oreilles se bouchent c'est normal, c'est la pression, avale la salive Lucie, ne pleure pas, avale). Onze heures durant survoler la mer, l'Afrique, la mer.

Par le hublot, bleu, blanc, gris, brun, noir, le tout parfois doré de soleil levant ou couchant, selon certaines inclinaisons de l'avion ; par le hublot parfois, la dorure t'en reste aux doigts. Il aurait fallu l'entreprendre ce grand voyage, aller vers toi Lucie, à ta rencontre. Claire n'a pas su.

Te chercher du moins,
sinon te retrouver.

Atterrir, descendre l'échelle dans le vent brûlant d'outre-mer, poser les pieds sur le tarmac où vingt ans durant, mille cinq cents, deux mille enfants, peut-être plus, ont gravi l'échelle des avions qui relient Saint-Denis et Orly.

Tous n'ont pas été dénombrés par la mémoire papier-carton des institutions. Un enfant, quelques kilos, ne pèse pas bien lourd dans les rouages du monde ; quelques centaines ? Un grain de sable à l'échelle de la douleur.

Aux enfants, on avait promis qu'ils reviendraient aux prochaines vacances. Compte tenu du coût du billet, qui pourtant pouvait le croire, qu'en toute certitude ils reviendraient ? Que l'État le leur offrirait, ce retour annuel des grandes vacances ? Pourtant, ces enfants dont la chair manquait de pères et de mères, de tantes, d'oncles, de grand-mères et de grand-pères, ils avaient cru au mirage des vacances à la maison. Pères, mères, tantes, grand-pères eux-mêmes, la dame bien habillée les avait persuadés.

Comme elles l'ont rêvé les familles, cet instant des retrouvailles où l'on aperçoit de loin le petit, depuis la grande vitre de l'aéroport, puis l'on s'étreint, l'on raconte, l'étoffe qui fit nos vies depuis la dernière fois, de l'autre côté de la terre... Car ils ont cru, les parents. Comment imaginer l'impensable ? L'État ne veut-il pas le meilleur pour les siens ? Quelles raisons auraient-ils eu de douter, ceux qui venaient maladroitement de parapher le document marquant la promesse d'ascension sociale ?

Dans les yeux brillaient des ascenseurs, à l'image des avions emportant des enfants, là-haut, tout là-haut, dans l'univers de la réussite et de l'opulence, dans l'univers d'un bon métier, d'un

bon costume. La peau du ventre bien tendue, merci petit Jésus car plus jamais la faim. Quelles raisons auraient-ils eu de penser que leurs enfants jamais, ne le feraient, ce putain de voyage retour ?

Cela qu'elle aurait vu, avant tout paysage, dans l'air chaud brassé par les pales du moteur, Claire : une cohorte d'enfants transparents serait passée à travers son corps, à travers ceux replets et las des voyageurs qui auraient eu hâte de gagner leur chambre d'hôtel pour commencer leurs vacances.

Rien ne peut empêcher une file fantomatique de monter et descendre éternellement les échelles des avions qui les convoient d'une terre vers une autre, pour l'éternité. Morts ou vivants, ceux dont la mémoire n'est pas établie hantent le monde. Leurs ombres attendent de perdre enfin la transparence de l'indifférence, pour contracter l'épaisseur de leur douleur reconnue.

*

Claire s'adresse à sa mère. Avec son père ne se sont échangés que ces mots pour dire les choses indispensables à la vie du quotidien. Les mots, les autres, les vrais mots qui tracent des chemins, entre eux n'existent pas. Même adulte, une pudeur empêche qu'elle ait une conversation intime avec

lui, une vraie conversation. C'est à sa mère qu'elle s'adresse, au sujet du nom de famille de Lucie.

Le nom de famille ?... La mère de Claire, non, sa mère ne comprend pas, qu'on puisse se demander. Elle ne se souvient pas, bien sûr que non. Lucie c'était Lucie, voilà tout. Le nom de famille. Presque offusquée. Et puis : Si longtemps après, tu y penses encore ? Parce que toi, maman, tu n'y penses plus ? Jamais ? Le silence qui suit. Je ne sais pas.

Claire insiste. Elle veut savoir, s'il reste des papiers. Ça aussi, Annie l'ignore. Depuis le temps, tu imagines bien qu'on a fait du rangement, si tu y tiens, adresse-toi à ton père. Je voudrais, explique Claire, faire des recherches. Des recherches ? Mais que cherches-tu ? Qu'est-ce que tu crois pouvoir trouver ? Ma pauvre enfant, qui es-tu pour chercher quoi ? Crois-tu qu'on t'ouvrira les dossiers ? C'est du passé, Claire. C'était autrefois. Tu ne peux pas passer à autre chose ?

Cela que Claire ne comprend pas. Comment ses parents, eux, ont pu, passer à autre chose. Il lui faudrait surmonter la réserve et le manque d'habitude, qui font qu'elle n'a presque jamais l'occasion de réclamer quoi que ce soit à son père. L'occasion ne se présente pas. Claire devrait la

provoquer ; mais, pour toute réponse ne se voir infliger qu'une fin de non-recevoir, contenue dans la menace de l'intonation plus encore que celle de la formulation, « Ah non, Claire, laisse-moi tranquille, ne viens pas remuer la merde. » Elle l'imagine tellement bien que jamais elle n'interroge.

*

Marie-Monique Humbert vit dans une petite maison au bord de la Ginèze, près de Barjac. Elle reçoit Claire sous le pommier du jardin. Madame Humbert apporte les tasses et le café filtre sur un plateau. Si je me souviens de Lucie, dit-elle. Au cours d'une carrière, il y a quelques élèves comme ça, dont le visage ressort parmi la cohorte de ceux qu'on a oubliés. Une carrière d'enseignante de lettres, c'est pas loin de six mille élèves ! Mais Lucie… L'année où je l'ai eue, elle passait son BEPC. Quand était-ce au juste ? Plus ou moins au début des années 1970, je suppose. Inoubliable Lucie ! Désirez-vous du sucre ?

Mon Dieu, j'ignorais qu'elle avait disparu… Quel drame… Cette petite était, comment vous dire ? Prometteuse ! Je ne sais pas si vous vous rendez compte, mais j'ai encore en tête certaines de ses rédactions. J'ai souvent regretté de ne pas

avoir pensé dès le début de ma carrière mettre à la disposition des élèves un cahier où consigner les meilleurs écrits. Il n'est pas impossible que la frustration de ne pas avoir gardé ceux de Lucie ait pu être à l'origine de cette idée de cahier. J'ai ainsi dans ma bibliothèque trente années de textes recopiés par leurs jeunes auteurs ! Il m'arrive de les relire, c'est tellement émouvant.

Les rédactions de Lucie... Une impression forte m'en est restée. Quelle écriture vivante, inventive ! Quelle élégance ! Combien cette jeune fille s'est dépassée pour gagner la perfection. Une orthographe impeccable ! Autant vous dire que les filles de bonne famille pouvaient se rhabiller. En orthographe tout comme en composition française, elle leur raflait la première place haut la main. Et vous l'ignoriez ? Tout de même, c'est étonnant. Il faut dire que vous êtes plus jeune qu'elle, combien, sept, huit ans ? Vous étiez à l'école primaire...

Quand a-t-elle disparu ? Deux ans à peine après son passage dans ma classe ? Et vous n'avez aucune idée de ce qui a pu se passer ? Partie ? Cela m'étonne. Elle n'était pas fille à tout quitter sur un coup de tête. Elle était pondérée, réfléchie. De ces filles qui savent que les études seules pourront les rendre libres.

Dans ses écrits, elle évoquait La Réunion. Ces exils sont douloureux… Il est curieux qu'elle n'en ait pas parlé à la maison. Il est vrai qu'à l'époque, on pensait qu'il était bon d'oublier, on incitait les familles à aider ces enfants à s'immerger dans leur vie présente. À mes yeux c'était une erreur. Pour Lucie, on sentait que l'écriture était une occasion de s'épancher, mais aussi de partager sa vie antérieure. De lui donner un statut, de s'offrir un passé, l'élaborer, se l'approprier au lieu de le laisser sombrer dans l'oubli.

Je crois qu'elle était originaire de la ville du Port. Attendez… Le nom de ce quartier qui revenait, sous sa plume… Le Cœur saignant. Un nom frappant, n'est-ce pas ?

*

Certains, apprendra Claire, sont retournés à La Réunion.

Elle se représente Lucie dans la classe. Institutrice. Lucie écrit au tableau, la dictée à trous. À midi les enfants se disputent pour passer l'éponge, ce plaisir, tremper l'éponge dans la bassine, à deux mains qui pressent, extraire la craie, le trouble laiteux de l'eau. Lucie comprend la satisfaction de

passer l'éponge sur le tableau d'ardoise, les grands gestes de gauche à droite puis de droite à gauche, jusqu'en bas du tableau.

Lucie marche dans la classe, elle se penche pour aider une fillette qui peine dans le labour d'une phrase. À la récréation, elle est au milieu d'eux. Elle regarde ceux qui jouent à la balle ou aux billes, elle dénoue les chamailleries. Elle raconte, la légende de grand-mère Kalla, le jardin des délices. Elle chante, en créole,

Ti fill' jamalac com 'il aim' a ou
Une tit' fleur l'amour
*La belle aux mill' z'oiseaux**...

***

* *Petite fille jamalac, comme il t'aime*
Une petite fleur l'amour
La belle aux mille oiseaux...

6

2005. Xave gare la voiture sur le talus, derrière un camping-car dont la carrosserie disparaît sous des autocollants psychédéliques. Une authentique 4L vient se coller derrière eux, histoire de rallonger la file qui s'étire déjà sur une bonne centaine de mètres hors du village. Jamais je n'aurais pensé que le fromage, ça attire autant de monde, déclare-t-il. Sérieux, t'as vu ça Claire, tous les babas cool de la Drôme se sont donné rendez-vous.

C'est bon le fromaze, zézeille Eliott. Donne-moi la main bonhomme, toi aussi Léo. Claire retend les courroies du sac à dos avec le pique-nique des garçons et ferme la voiture. On reste groupés, compris les marmots ? Y a du monde. Faudrait pas qu'on vous perde quand même ! Regard inquiet vers son père, Léo rajuste ses doigts dans la poigne qui l'entraîne. En route pour la fête du Picodon ! Les garçons sautillent autour de Xave, qui s'engage dans Saoû par la petite rue surgie de la forêt. Claire se baisse, glisse l'index entre la

semelle de sa sandale et la plante du pied, déloge un gravillon. Attends, Xave !

La foule est dense, les visiteurs se collent aux artisans qui occupent les trottoirs. Claire suit Xave dont le mètre quatre-vingt-huit hisse un fanal flamboyant au-dessus du commun des mortels. Machinalement elle avance, guidée par la chevelure de l'homme qu'elle aime. Une odeur de crêpes arrive à sa narine. Claire contourne le groupe qui s'agglutine autour d'un stand de bijoux et pierres naturelles. *Lithothérapie et sommeil*, lit-elle entre deux épaules, il faudrait… Dans l'état cotonneux où l'a laissée sa mauvaise nuit sous la tente, elle s'abandonne au rythme onduleux des vacanciers, qui vont puis repartent, au gré des babioles faites main, en bois ou en tissu, ou des friandises descendues des collines, miel, saucissettes aux pignons de pin ou à l'origan – quand elle se fige. Ce visage… Claire s'arrête, se met en retrait de la foule pour lui laisser libre cours et regarder mieux la jeune femme qui d'un geste net étale la pâte sur le billig.

Le visage, les gestes…

Vous désirez ? D'une louche la jeune femme verse, de l'autre elle étire la matière souple à l'aide de cet ustensile en forme de T renversé, qu'experte

elle fait rouler entre deux doigts. Aussitôt la crêpe prend, la pâte se rétracte et se couvre de minuscules bulles. Sucre, s'entend dire Claire, puis, excusez-moi, c'est un peu abrupt mais… ne vous appelleriez-vous pas Lucie ? La femme plante sur elle un regard où rien ne tremble. Ah non, désolée. J'ai cru, se justifie Claire au moment de placer le billet dans la coupelle ; c'était il y a longtemps… Et pourtant, Claire jurerait, ce rire, cette façon de rejeter la tête en arrière quand une mèche… J'ai vraiment cru… Désolée, répète la femme qui sourit en déposant la monnaie dans la main de Claire, ce n'est pas moi.

Claire rejoint Xave et les enfants. Évidemment ce n'est pas elle, Lucie est née en 1956 et celle qui lui a servi les crêpes a plus ou moins la trentaine.

Ce n'est pas moi. Quelle phrase étrange, confie-t-elle plus tard à Xave. Est-ce que toi, tu aurais dit ça, ce n'est pas moi ? C'est pas elle, qu'est-ce que tu voulais qu'elle dise ? répond Xave qui fume dans le noir, devant la tente. Je ne sais pas, moi j'aurais dit, je ne suis pas Lucie, ou je m'appelle machine. Ce n'est pas moi… On dirait une phrase de gosse pris sur le fait, C'est pas moi ! La voix taquine dans l'obscurité : Claire, tu ne crois pas que tu te fais des films ? Elle tente de se remémorer, le regard neutre, sans émotion, de la femme. Peut-être…

*

Le deuxième jour de la fête du Picodon, la batucada s'entend dans tout le village ; les gens marchent serrés, plus nombreux que la veille encore. À l'heure du goûter, elle retourne acheter des crêpes, au camion, avec les enfants. Chocolat ! réclament Eliott et Léo, d'une seule voix. La jeune femme rit, elle reproduit les gestes sur la plaque brûlante, la pâte s'arrondit, elle s'ouvre. À peine prend-elle qu'un geste enlevé la décolle et la retourne, étale du dos de la cuiller la crème chocolatée sur les bulles dorées.

Claire dévore des yeux le visage concentré. La jeune foraine glisse les crêpes dans une feuille de papier que les garçons attrapent à deux mains, Attention c'est chaud, mais déjà ils mordent. Elles sont bonnes, annonce Léo, meilleures que celles de la fête à Mende. Mende, en Lozère ? La foraine lève les yeux vers l'enfant. Mes parents vivent en Lozère, explique Claire, du côté de la Hure. Quand sa main reçoit la monnaie, leurs yeux se croisent et Claire sent comme une incertitude. Un vacillement. Attendez, jette la jeune femme en s'essuyant les doigts après son tablier, tandis que Claire, flanquée des garçons, s'éloignait. Est-ce qu'on pourrait… J'aimerais vous revoir, si c'est possible.

Bien sûr, dit Claire, que ses fils entraînent dans l'affluence des badauds. Ses yeux plongent une nouvelle fois dans ceux de la jeune femme, sans cette réserve avec laquelle d'ordinaire on se tient dans la conversation courante au bord de l'intime, mais largement, et son cœur alors reçoit le regard vaste et moelleux que lui rend l'inconnue, tandis qu'elle demande où et à quelle heure. Une fois le rendez-vous pris seulement, dans la brasserie sur la place du jet d'eau, ses yeux reviennent vers ses enfants, et Claire se laisse voguer dans la foule, monter, descendre, et plus rien ne compte que le moment où elles vont se retrouver, tout à l'heure, en terrasse, Claire et l'inconnue trop jeune pour être Lucie.

Tandis que Xave couche les garçons au camping, Claire revient au village. Elle est là. Elle porte une robe repassée, ses cheveux mouillés s'égouttent sur ses épaules. Par cette chaleur, s'esclaffe-t-elle, le billig c'est une torture ! La douche, toute la journée j'en rêve ! Claire commande une bière blanche ; Moi aussi, reprend l'inconnue. Aussitôt elle interroge, Qui est cette Lucie, avec qui Claire l'a confondue, la veille ?

Claire choisit ses mots. Elle a connu une Lucie, autrefois, qui lui ressemblait beaucoup. Elle dit combien elle l'aimait. Et puis que Lucie, un jour,

a disparu. Sur la place, la nuit monte et libère des parfums de fleurs. La jeune femme raconte que sa mère, autrefois, a vécu à Mende, en Lozère. Je ne l'ai pas connue, précise-t-elle. Elle est morte peu après ma naissance. J'ai appris qu'elle avait vécu quelques années dans une famille du côté de la Hure, où l'avait placée la DDASS.

Les yeux de l'inconnue ne se posent pas sur Claire, ni sur la foule rafraîchie et parée pour la soirée. Le regard flotte quelque part, à l'intérieur. J'ignore presque tout d'elle. J'ai été adoptée très vite… J'aime beaucoup mes parents, confie-t-elle et cette fois-ci, ses yeux reviennent vers Claire. Cette femme qui est morte… Parfois j'y pense. J'ai toujours pensé qu'un jour viendrait où j'aurais besoin d'en savoir davantage. Hier, cette façon… Je ne sais pas, j'ai senti, ça semblait tellement important pour vous… Cet amour pour elle, ça m'a touchée… Voilà, pour moi le temps est venu. J'ai trente et un ans, je crois que j'aimerais que vous me parliez de… cette femme.

Comment vous appelez-vous ? risque Claire. Dans le soir dilaté la phrase ; survenue, cette consolation de la pluie dans la saison harassée.

Je m'appelle Claire
et vous ?

Claire fixe Claire, fascinée par la ressemblance et la dissemblance avec Lucie. Depuis qu'elle parle, Lucie s'éloigne de ce corps de jeune femme qui lui ressemble tant, et il semble à Claire, en même temps qu'à travers sa fille elle la retrouve, qu'elle la perd de nouveau, maintenant qu'elle sait que Lucie est morte. Comme si le savoir mettait un terme à une sorte d'espoir fou qui ne l'a jamais quittée, revoir, un jour, Lucie ; car au fond jamais elle ne s'est figuré la mort de Lucie. Mais dans le même mouvement, c'est étrange, la perte de la grande sœur se mue en retrouvailles avec une sorte de petite sœur.

Savez-vous qui est mon père ? Claire, délogée de ses pensées, plonge dans sa mémoire. Reviennent les fantasmes d'alors, la fuite romantique de Lucie pour rejoindre quelque amant secret… Mais au bout du compte, ce qu'elle savait, ce qu'elle ne savait pas… Elle était si jeune à l'époque, sept ans de moins que Lucie, une enfant… Tout avait pu lui échapper… Je ne lui connaissais aucun amoureux, finit-elle par avouer, avant d'ajouter, dans un beau sourire : Lucie, en somme, aura rencontré quelqu'un…

À la jeune femme qui interroge, elle avoue l'ignorance qui enveloppe les circonstances du départ de sa mère, son mobile. Au-dessus de la

table où elles boivent lentement la bière glacée, l'énigme est renforcée par ce qu'en ignore son enfant posthume. Tout ce que cette dernière a pu récolter auprès de l'administration de la DDASS de la Lozère : le nom de Lucie, Fontaine, puis auprès de la DDASS de La Réunion, son trajet de pupille d'État suite au décès de ses parents, son placement dans la Creuse et très vite, en Lozère, dans la famille de Claire. Puis la mort de Lucie, quelques semaines après sa naissance.

On m'a découverte dans un petit hôtel à Mimizan.

Mimizan ?

Une station balnéaire plutôt populaire, sur la côte Atlantique. Le rapport de l'enquête indique que nous y étions arrivées, ma mère et moi, quatre jours plus tôt. Les nuitées avaient été réglées à l'avance, avait précisé la réception à la police, pour une semaine. Ce sont mes pleurs qui ont alerté le couple qui logeait dans une chambre voisine. Il avait fallu forcer la porte. Les affaires de ma mère étaient là, quelques robes sur les cintres... Moi, j'étais installée dans un couffin, au milieu du lit soigneusement fait. Il y a eu des recherches, les procédures habituelles. On ne l'a pas retrouvée. L'affaire a été classée sans suite.

C'était tout ce qu'elle savait de sa « famille », conclut-elle, « père inconnu » n'ayant à sa grande

déception offert aucune piste concernant la paternité. L'indignation saisit Claire à la gorge. Sans suite ???

Si les investigations n'ont pas permis de déterminer ce qu'il est arrivé à la personne disparue, explique la jeune femme, le procureur peut décider s'il juge opportun de demander l'ouverture d'une information judiciaire pour rechercher les causes de la disparition, ou s'il pense préférable de la classer « sans suite ». Il faut croire, ironise la jeune femme, que la volatilisation d'une jeune accouchée réunionnaise constituait en elle-même une réponse aux yeux du procureur, qui dispensait la République de perdre le précieux temps des enquêteurs.

Sous les platanes, les rues du village se sont couvertes de tables où l'on sert la bière. Des enfants se chamaillent autour de la fontaine, dans la douceur de la nuit qui monte. Je n'avais pas encore osé vous contacter, avoue la fille de Lucie. J'espérais... Les deux femmes se taisent. Destin contracté en quelques phrases administratives. Elles se regardent, les homonymes, rapprochées par amour il y a longtemps, à leur insu, dans un prénom lancé comme une bouteille à la mer dans l'opacité du monde. Père inconnu. Émues, elles se plongent dans la sensation commune de ce qui se dérobe à elles, et transpire de l'ellipse du vocabulaire d'État.

Elles trinquent. Claire frissonne, une nouvelle fois son esprit part en conjectures ; elle formule le vœu que le doux visage de la jeune femme en face d'elle ait été le fruit d'un amour, non celui d'un hasard furtif.

La fille de Lucie s'est rendue à La Réunion. Le pays est beau. Dans la ville du Port, elle a repris contact avec une tante, des cousins. Difficile de tisser des liens pourtant. Elle est tellement française. Ingénieure en aérospatiale, en reconversion : Je vends des crêpes en attendant ; quoi au juste ? de savoir la vie que je veux mener...

*

Sous la tente, les garçons transpirent. Xave ronfle. Claire se glisse à son côté. En contrebas, la Drôme roule son eau tiède sur les galets.

Dans la tente, le bruit de l'eau enfante un rivage. Mimizan, murmure Claire. Allongée dans le sac de couchage elle répète, Mimizan, cherchant des lèvres la tendresse légère des syllabes. Et voilà que du mot naît, après le rivage, l'élargissement de l'océan. Soleil couchant. Les pieds foulent le sable, ils atteignent cet endroit où, gorgé d'eau, il façonne une bande plus tassée où le pied se pose aisément. Une femme longe le bord de mer,

visage tourné vers l'ouest, vers le soleil qui descend. Elle s'immobilise et fait face au large, elle guette l'instant où la boule rouge va toucher l'eau, puis fondre. Elle guette, elle guette si fort. Elle voudrait rejoindre, là-bas, le fruit orange. Comme c'est beau, il irradie, sa lumière baigne le ciel. Elle guette, ses pieds, c'est machinal, se remettent en mouvement, ils reprennent la marche, ils entrent dans l'eau, et elle, que lui importe sa robe, l'eau que lui importe, qui monte, car elle guette, la veilleuse, le soleil qu'elle voudrait rejoindre, son visage reçoit la tiédeur rousse, alors elle marche, dans l'eau elle avance, puisse-t-elle rejoindre le soleil, se fondre en sa moelleuse mangue…

***

7

Le vendredi soir elles ne rentrent pas en car. La 4L de Madame Delmas les ramène à la maison, mais pas tout de suite. D'abord il y a le goûter pour Claire et la traite pour Lucie, qui donne un coup de main à la ferme ce jour-là. Avant, les virages de la route jusqu'au plateau dans la voiture blanche. Avide d'air froid, Claire entrouvre le battant de la vitre arrière pour supporter la nausée qui monte en quelques minutes, après le stop.

Madame Delmas aime chanter, elle participe à la chorale du village. Ouvrez ouvrez la cage aux, zoi, zeaux, Regardez-les s'envoler, c'est, beau, et la suite, plus floue, où il est question d'enfants invités à ouvrir aux zoiseaux la porte de la liberté, cette répétition aussi, « si vous saviez », qui rime avec « prisonniers », lourde de reproches et de secrets… Ces mots, associés au regard que Madame Delmas, dans le rétroviseur, lance à Claire, sont porteurs d'une sommation obscure. Claire, proche de vomir, se demande si les yeux noirs ne sont pas

davantage responsables que les virages du malaise qui règne dans la voiture, dont l'absence d'amortisseurs livre les passagers aux fantaisies des nids de poule hâtivement bouchés après l'hiver, et au tangage des épingles à cheveux, qui en quelques contorsions envoient les véhicules valser sur le plateau.

Claire alors trouve la main de Lucie sur la moleskine de la banquette arrière, qu'elle presse si fort que parfois, Tu me fais mal ! reproche celle-ci en la retirant ; mais le plus souvent la main reste dans la sienne et semble, elle aussi, trouver dans cette pression une façon de supporter le voyage qui les laisse, à l'arrivée, grises, un peu titubant, les traits vidés de leur sang.

Il faut ensuite passer à la cuisine, où Madame Delmas offre, impose devrait-on dire, le goûter, comme s'il fallait un écœurement pour supplanter l'autre. Madame Delmas ouvre la partie inférieure du buffet et sort le paquet de biscottes, toujours entamé. Claire à l'avance connaît la texture, molle, presque spongieuse, des biscottes qu'il faudra avaler, deux, Allez, fais un effort, tu n'es pas bien grosse, elle ne te nourrit pas ta mère ? à peine compensée par le croquant du chocolat, dont elle n'aime pas le sucre. Et puis commencera l'attente.

Car Lucie, aussitôt arrivée, dispensée (la chance) de goûter, doit suivre Paul, le mari de Madame Delmas, pour le coup de main qu'en échange du trajet elle donne. Non, à y repenser, que Lucie ait sollicité elle-même cet échange de bons procédés, la traite pour remercier les Delmas de leur avoir évité le car, au vu de son visage fermé au moment de suivre le fermier en direction de la laiterie ; il devait avoir été orchestré en plus haut lieu, par les parents.

Même s'il est difficile de croire qu'ils aient pris l'initiative d'une telle proposition. Plus probable que la demande, plus ou moins explicite, ait émané du couple Delmas lui-même, débordé comme eux par les travaux des champs, et que les parents ne se soient pas sentis de refuser, parce que cela ne se fait pas ; ou alors, obscurément redevables de quelque service antique, ils ont pu trouver là l'occasion de « rendre la pareille », autrement dit de s'acquitter à peu de frais d'une dette de voisinage.

Qu'allait faire Lucie dans la laiterie, avec Paul ? Quel service hebdomadaire requis ? Pourquoi le consentement de Lucie, longuement taiseuse au retour, douloureuse, n'était-il pas pris en compte ?

Longtemps Claire n'a rien formulé. Juste, elle n'aime pas le vendredi. Cela qu'elle dit, le jeudi soir, qu'elle n'aime pas vendredi. Après les virages, la chanson, le regard dans le rétroviseur, passer la porte. Les gestes brusques de la matrone qui se baisse, ouvre le buffet et tire de l'ombre le paquet de biscottes, se redresse, Mon pauvre dos, assois-toi ma caille, la toile cirée, la charpente brute d'une vie taillée au couteau, comme à la hâte, sur un coin de table.

De tout cela, en vrac, émane une impression de malaise sur lequel elle ne sait pas mettre de mots. Ce qui est sûr, en revanche, oui, cela c'est quasiment sûr, c'est qu'après le départ de Lucie, elle ne remet plus les pieds là-bas. Elle ne demande rien. Cela se fait de soi-même. Maman non plus, depuis, elle ne l'a pas vue parler avec Madame Delmas.

Simplement, de tout temps Claire le vendredi prend le goûter à la ferme du haut, puis de tout temps, sans transition, le goûter du vendredi se fond avec celui des autres jours, comme si l'époque d'avant n'avait pas existé, jamais. Jamais les doigts replets de Madame Delmas sur le volant de la 4L, jamais, la fadeur défaite des biscottes collées au palais.

*

Claire retrouve un discours prononcé par Michel Debré dans les années 1960. Dans les archives, les informations de l'époque montrent la misère sur l'île de la Réunion. Les chiffres du chômage, traduits par des attroupements de jeunes gens à la terrasse des bouis-bouis. Le grand spectre de la surpopulation, avec ses cortèges d'enfants errants, comme les chiens retournés à l'état sauvage dont on redoute l'esprit de meute et la cruauté asociale, dont on fantasme la brutalité d'un supposé état de nature. L'obsession de soustraire l'enfant à l'influence néfaste d'une mère alcoolique ou qui se prostitue. Comme si l'enfant était une entité pareille à une pièce automobile, destinée à trouver dans le système global sa place ajustée, non sa juste place.

À l'idée qu'on ait pu lui enlever les garçons, Claire frémit. Tout son être, à ses fils enchevêtré, se révolte qu'on puisse avoir l'idée qu'arracher un enfant à sa famille et à son cadre de vie, le déplacer à neuf mille kilomètres, le placer dans un espace mathématiquement acceptable en matière de peuplement et d'offre d'emploi, ferait son bonheur.

Au cœur de cette politique, une expression. Le rôle de l'État-providence. Ces deux noms accolés prennent ensemble quelque chose de monumental

et d'écrasant qui rappelle les sourcils froncés que laisse passer entre deux nuées le dieu vengeur de l'Ancien Testament. Plus inquiétant qu'un dieu providence encore, dont penaud et conscient de sa condition de vermisseau on évite de croiser l'œil, l'État-providence, avec sa majuscule, son impersonnalité mécanique, sa causalité de rouages. Au nom d'un idéal, d'une certaine représentation de son rôle, l'État-providence arbore sur le poitrail un « C'est pour ton bien » glaçant ; Claire se demande dans quelle mesure quelqu'un, avant que ne s'ébranle la machine, s'est interrogé sur l'incidence des moyens sur la fin.

Elle peine à comprendre comment un État a pu s'emparer d'enfants sans soupçonner qu'en dépit des bonnes intentions, ce geste pouvait avoir sur eux un impact. Sans douter si ce Bien qu'elle leur destine avec un grand B n'est pas une fiction, ou du moins risque de tourner vinaigre.

Un jour il faudra demander à son père. S'ils ont réalisé ce qu'ils faisaient. S'ils ont cru, de bonne foi, qu'ils faisaient le bien de Lucie. Vraiment. Ou si, à un moment, va comprendre ce qui aura pu déclencher un embryon de lucidité, ils ont douté. Elle doit savoir comment ils ont refoulé ces doutes, jusqu'à ce que ce reflux ressemble à du déni, voire de la malhonnêteté.

Douloureux, d'envisager une malhonnêteté de la part de ses propres parents. N'ont-ils pas plutôt dissimulé à leur vue, dans un pli de la toge des bonnes intentions, un sentiment moins noble, celui de faire une bonne affaire ? Dans quelle mesure se sont-ils formulé qu'ils étaient les heureux larrons d'une prétendue BA ? L'idée s'est-elle fait jour à un moment, que peut-être, grevés de dettes, de fatigue et de travail, ils s'étaient tout bonnement fournis en main-d'œuvre ? Si Lucie était à leurs yeux une véritable enfant, comment ont-ils pu l'accueillir, et tout le bon cœur qui est le leur jamais ne leur sera une excuse, pour aider la mère de famille, autrement dit comme une travailleuse à domicile ?

Une expression lue çà et là une nouvelle fois revient, blessant le cœur de Claire de son éclat acéré : « fournir un Réunionnais ».

*

Quelque part les pleurs d'un nourrisson réveillent Claire. Dans l'ombre elle sait. C'est lui. Contre elle il ne pleure pas ; elle n'a pas encore entendu sa voix mais c'est lui. Claire le sait. Pourtant, la dernière tétée est toute proche. Claire vérifie l'élasticité des seins. L'engorgement est passé. Le

mamelon, endolori, n'est pas crevassé. Maintenant elle guette, les pas se rapprochent. La porte s'entrebâille, on chuchote : Dormez-vous ? Mais déjà l'enfant s'est tu, emmailloté dans l'odeur du lait maternel. Le coquin, reprend la voix. Ce n'est pas grave, laissez-le-moi, dit Claire. Vous êtes sûre ? Pas trop fatiguée ? Non, insiste Claire, alors la sage-femme dépose le nourrisson contre sa mère allongée sur le flanc. Il dort déjà.

Bercée par la respiration de Léo, Claire repasse l'épreuve de l'accouchement. La visite du huitième mois, le taux d'urée élevé, l'hypertension, les pieds gonflés, ouvrent sur le « Madame, il faut revenir demain matin, avec quelques affaires, pour le bébé » qui inaugure un compte à rebours de trois journées exténuantes dont elle ressort le cœur plein de gratitude, pour le hasard qui l'a fait naître dans la deuxième moitié du vingtième siècle. Quelques dizaines d'années plus tôt, elle serait morte en couches, le bébé avec elle.

Un instant se déploie une vision : la ferme de ses aïeux ; elle, allongée dans le grand lit, mains en prière, raide et froide. À côté d'elle, ou sur son ventre (enterre-t-on les enfants mort-nés avec leur mère ?), l'enfant sans nom. Mais Léo est bien là, petit pain chaud. Il ne veut pas rester loin de moi, pense-t-elle avec émotion. Les deux premières

nuits – Reposez-vous, Claire – Léo a dormi à la nursery, avec la promesse qu'on le lui apporterait, pour chaque tétée. Claire accepte, récupérer. Prendre pour elle tout ce qu'elle peut comme ration de sommeil. Faire face, ensuite.

Dans la nuit estompée par la veilleuse, Claire n'a pas sommeil. Le corps courbaturé, elle savoure la présence de l'être sorti d'elle, qui l'a réclamée. Elle cherche une position. Ne pas écraser l'enfant. Mais s'allonger, malgré tout, sur le dos. Étirer les membres, la colonne vertébrale, fourbue. Laisser le ventre reposer dans le bassin. Chantier du ventre. En elle les herbes se redressent au fil des heures, retissent leurs ramifications, puisent loin, la puissance de vivre.

Scrutant mentalement le champ de bataille, Claire pense à sa mère. Elle a entendu les mots, fibrome, placenta praevia, associés à la nécessité de s'aliter durant la grossesse des jumeaux. Jusqu'ici les mots formaient un magma sec, presque abstrait. Dans le souffle de l'enfant, après quelques jours d'une naissance apocalyptique, le mot s'ouvre, se gorge d'un sens concret. Fatigue du corps essoré. La vache, pense Claire, elle a dû morfler…

Dans sa pensée le visage fatigué de sa mère. Toujours ce visage, dans l'enfance. Las. Pas triste,

mais jamais vraiment vibrant de bonheur. Un visage de fin d'après-midi, à l'heure où l'on se pose quelques minutes, avant le coup de feu. Claire soudain comprend la fatigue. Une fille aînée, seize mois, elle, et puis une deuxième grossesse coincée au lit, la naissance des jumeaux, l'absence quasi permanente du père accaparé par la ferme… C'est comme ça qu'a dû germer l'idée d'introduire une enfant de la DDASS dans la famille.

*

À peine elle s'éveille, elle le sait. Une étreinte a saisi le corps de la maison qui craque sous la pression. Claire court ouvrir les volets. Le jardin disparaît sous l'intensité absorbante de la neige. De l'autre côté de la vallée, les phares des rares voitures cherchent le tracé de la route, moteur avalé par la blancheur. Commence une saison feutrée.

Durant ces journées basses, le visage de Lucie perd sa légèreté. Une inquiétude contracte les traits ; les gestes, inhabités, ranger la vaisselle, retourner les tommes dans la cave, sont parfois maladroits. Juchée sur le tabouret pour se tenir à hauteur, Claire guette dans le miroir les yeux qu'elle ne croise pas. Lucie brosse, machinale, elle trace la raie, sépare les cheveux, forme une première couette qu'elle fixe avec l'élastique avant

d'écarteler le corps de la touffe, pour faire remonter l'élastique à la racine. Tu me fais mal, proteste Claire. Chochotte. Lucie, froissée, quitte la salle d'eau. Claire reste en plan, coudes en l'air elle rassemble tant bien que mal le flot de cheveux qu'elle attache derrière l'autre oreille. On se dépêche ! crie maman dans le couloir alors elle saute du tabouret sans avoir trouvé la symétrie.

Quand il neige, Claire fait la trace. Elle avance, front baissé. Donne-moi la main, elle dit, serre fort. Je suis chien de traîneau. Derrière elle la grande agrippe la moufle. Gonflée d'orgueil, Claire patine sur le chemin, elle dessine la piste avec ses bottes. Les congères déforment le raidillon qui mène à la route, le paysage a perdu ses aspérités. Elle repère les buissons. Tu dévies, dit Lucie, la grande pierre, regarde... Claire rectifie. Elles regagnent la partie déblayée.

Mercredi on va faire un igloo, annonce Claire. Lucie reste sur la réserve. Pour peu qu'il gèle un bon coup, la neige tient sur les toits, s'amasse en couche épaisse. Régulièrement, des pans durcis se détachent et glissent sur la tôle sonore. Ils s'accumulent au pied de la grange. L'an dernier, le père a autorisé qu'on prenne la scie pour découper des pains de glace translucide, qu'ils ont assemblés, avec les jumeaux, jusqu'à former un nid bleu où

se faufiler sur des cartons, tandis que dehors, Lucie consolidait le bâti, de bon cœur.

Malgré le bonnet, l'écharpe, la grande cape, elle semble tendue. Tout en trottant Claire prend sa main, écarte l'élastique à la naissance du poignet et souffle dans la moufle qu'arrondit son haleine tiède. Lucie sourit, remercie. Ma petite poulette, elle murmure, heureusement que je t'ai. Un instant elle s'arrête, elle tire Claire qui se blottit contre son corps de jeune fille. Elle niche son visage dans le cou de l'enfant, avant de reprendre la course vers l'arrêt où les cueillera le car avec les autres gamins des pentes voisines, pour les conduire l'une à l'école, l'autre au collège.

***

8

Elle roule sous l'allée de châtaigniers et se gare dans la cour. Le vieux chien, jaune et râpeux, se jette dans ses jambes avec de petits cris de douleur, tant forte est la joie. Doucement Rému ! Par la maison ouverte arrive la voix de son père, Entre ! Claire franchit la pierre du seuil, absorbée par la fraîcheur du couloir. Son père est là, dans la cuisine, assis à la table, les os lourds de ses mains posés sur le bois du plateau. Il se lève au ralenti ; c'est bien lui, en plus maigre. Tu es venue, dit-il. Comme tu vois, elle répond. Tu as dû partir tôt ! J'avais envie de voir le soleil se lever sur la route.

Claire se coule dans le temps étiolé de la vie du père ; une bûche à fendre, une bouteille à monter de la cave, le linge à relever sur le fil, la bouillie à cuire pour le chien, faite de riz, de pain, de légumes divers et bas-morceaux mis de côté par le boucher. Tandis qu'il touille dans la gamelle, l'odeur monte, douçâtre, reconnaissable, reconnaissable

aussi le bruit de la cuiller en bois dans le riz collant.

Claire descend au potager, il tient aujourd'hui dans quelques mètres carrés. Elle cueille une bonne poignée de haricots, tire deux carottes hors du rang, tordues et vigoureuses. Coupe une tige d'estragon. De retour dans la cuisine, elle regarde le cabot dans les jambes du vieil homme. Le père vide la pâtée dans la gamelle de Rému qui tinte contre le carrelage. Vers midi ils déjeuneront la fenêtre ouverte. Le beurre délicieux fond sur les haricots.

Dans l'après-midi, tout de même il demande, Tes enfants ? Elle raconte, l'année de Léo à Copenhague, Eliott toujours ce même poste d'ingénieur dans les travaux publics. Et Xavier ? Le service technique de la ville, les réflexions en cours, repenser la présence des arbres, des végétaux, dans nos quartiers... Retombe le silence.

Autour du hameau les broussailles ont pris leurs aises. La menthe sauvage, pelucheuse, et d'autres herbes aquatiques remplissent les ornières. En contrebas, une friche de ronces, d'épine noire et de frêne a remplacé le pré d'antan. C'est qu'il n'y a plus de bêtes, pour pâturer. Plus de force, pour tondre. Dany soupire. Si c'est pas malheureux. Toujours la même histoire, à chaque génération.

La terre, qu'on délaisse. Et ces pauvres gens qui ont faim. Et les nouveaux agriculteurs ne peuvent pas s'installer. Les gros qui rachètent tout.

Il est étrange qu'elle soit là, la fille de Dany. Partie de la ferme après le bac. Il y a une douceur inattendue à se laisser aller au silence, à côté de cet homme usé qui s'est assoupi dans un fauteuil. Elle aussi ferme les yeux. Revient l'odeur, l'odeur des bêtes. Comment décrire. Onctueux mélange de fumier, de lait, de sueur de pelage. D'herbe. Comme elles sont lointaines... À quinze ans elle les a reniées, ces odeurs charnues. Sous le tee-shirt, sa respiration est plus courte. Se déprendre d'un monde. Sa main écrase une larme. Elle se revoit. Se désolidariser. Ne pas vouloir en être. Ah ça non. Je ne suis pas des vôtres. Pas comme vous. Jamais.

Claire regagne « sa » chambre. Depuis longtemps débarrassée des objets d'autrefois, elle fera l'affaire. Elle fouille les placards, trouve des draps dont l'odeur d'humidité pique. Les aérer, avant de faire le lit. Par la fenêtre ils claquent, elle les suspend après le garde-corps au soleil couchant qui baigne la chambre, quand elle se retourne. Dans ce lit étroit elle a fait l'amour pour la première fois.

*

La pendule sonne de son bruit de fer-blanc. Tu te souviens, dit-il, les yeux mi-clos. La garde à vue.

Si elle se souvient. Le lendemain tout le monde le sait. Claire traverse la cour les joues en feu. Depuis la veille, après-midi, son père en garde à vue. Cette honte lui reste indélébile, d'être la fille d'un homme en garde à vue. À ce qu'elle en sait il s'est battu. Cela arrive. Des hommes, des pères même, en viennent à cela, se battre. Cette fois-ci c'est le père. Nonchalance du père pourtant. Étonnement, à visualiser la scène, les mains agrippant des bras, forçant ; une veine saillie dans l'angle de la chemise ; bruits d'efforts, sortis de la gorge par à-coups comme un râle. Frottements, torsions, regards plissés, muscles bandés. Cercle autour des combattants, fusent les paris. Son père. Avec Delmas. Les gosses de peu dans les fossés. Puis la police. Menottes. Sirènes. Grilles. Comment y croire.

En elle, elle retrouve cette colère d'alors. Lui coller ça, à elle, cette honte-là dans laquelle se vautrent les yeux de la classe, de l'école même. L'infamie la poursuit jusqu'en fin de collège. Elle a choisi option grec pour ce lycée de ville, elle prendra le bus de sept heures moins le quart.

Recommencer. Rien n'est plus désirable qu'une vie incognito. Une vie où elle sera la première en maths, pas la fille de l'homme en garde à vue.

La raison pour laquelle son père s'est battu avec Delmas, qu'il puisse y avoir une raison ne l'effleure pas. Les poings c'est une réalité, comme la chute des feuilles mortes ou la montée de la sève. Elle ne demande pas.

Lucie, articulent les lèvres sèches sous le regard pâle que Dany pose sur sa fille. Immobile, Claire suspend sa respiration. C'est à cause de lui. C'est Delmas.

Maintenant son père se tait. Elle voudrait demander... Mais elle sent que si elle parle, il se fermera. Elle réfrène son cœur, les bouillonnements d'une attente soudain montée en graines dans la poitrine, exubérante. Le salopard, dit-il. Puis : Ta mère... Nous nous sommes trompés. Nous n'aurions pas dû. Et : Tu comprends, l'époque... Le regard des autres... Elle a pensé que pour toi, pour les jumeaux... cette situation gênante... pour nous tous, elle pensait que ce ne serait pas bon. Et puis, le gosse, qu'est-ce qu'on en ferait ? Qui l'élèverait ? Elle-même, Lucie, ce n'était qu'une gamine. Alors...

Il ne parle plus. Longtemps Claire écoute le silence. Alors ? répète-t-elle avec la précaution des yeux qu'on a pour l'oiseau posé à quelques mètres de là, qu'on cherche à familiariser à notre présence. Alors, dit-il, on a rappelé la DDASS.

Mais, et cette histoire d'hôpital ?

Cette fois-ci, au-dessus de l'assiette vide il la fixe, dans son visage papillonnent des taches que Claire ne lui connaît pas. Quelle histoire d'hôpital ?

Je croyais… Maman disait…

Oh tu sais, ta mère… Je t'ai dit. C'est Delmas.

Le regard posé sur ses mains, le vieillard articule faiblement. J'ai honte Claire… si tu savais… j'ai tellement honte…

*

Doucement elle raconte. Sa rencontre avec la fille de Lucie, il y a dix-huit ans à Saoû.

Elle s'appelle comme toi… murmure Dany.

Claire sourit. Elle confie les liens qu'elles tissent au fil des ans. Ses parents adoptifs, commerçants dans l'Hérault. Les études à SUPAERO

de Toulouse, l'aérospatiale, puis l'envie de tout plaquer, les petits boulots, le food truck, quand elles font connaissance. La reconversion vers l'agriculture, la rencontre avec Julien, la naissance de son fils puis celle de sa fille. Les banques, la fatigue. L'envie de sortir du système d'élevage industriel, le rêve d'instaurer d'autres relations avec les animaux. À pas loin de cinquante balais, recommencer, encore. Ne pas participer à cet emballement du monde, elle disait la dernière fois qu'elles s'étaient vues, il y a quelques mois, après le COVID. À cette course folle.

Et, chuchote Dany, tout ça, on ne savait pas…

Claire rougit. Elle hésite à interpréter si « tout ça » reprend l'état du monde, sa rencontre avec la fille de Lucie, ou des erreurs plus anciennes…

Aussi, ajoute son père, on n'est pas très causants.

Le lendemain il est assis dans le fauteuil, mains ouvertes sur le journal plié au milieu de la table. Je reviens bientôt, dit Claire. Prends soin de toi, et de ton potager ! Dany secoue la tête, tristement. Il y a tant à faire ici. Et moi, avec ces bras-là…

*

La mangue était délicieuse. Derrière le sucre, une saveur de résine de pin. Claire a cherché la méthode. Elle a ouvert la cosse blanche du noyau, qui renfermait une sorte d'amande. Elle l'a détachée puis logée dans un pot en verre tapissé de papier absorbant humide, qu'elle a renouvelé tous les jours en prenant soin de bien refermer le couvercle. Un germe est apparu, des racines. Elle a planté le noyau dans un pot.

À côté d'elle sur le siège passager l'arbuste est robuste. Elle pense au conte de La Réunion qu'elle a lu tant de fois à Eliott et Léo. Une histoire de mangue, du temps de l'esclavage. Dans le conte, la mangue est l'objet d'un tour qu'un « bon » maître joue à ses invités, convaincus de l'immoralité foncière de leurs esclaves.

Auguste, sauvé par le « bon » maître de la cruauté de l'ancien, avait mis au point et accompagné de soin une variété de mangue exceptionnelle, aussi lui avait-on donné son nom. Le maître prépare une fête en l'honneur de cette succulente mangue Auguste. Au cours du repas les convives ne cessent de se plaindre de leurs esclaves, qui de leur paresse, qui de leur duplicité. Pour le dessert, un panier est prêt, qui contient autant de mangues que d'invités. Pourtant, il en manque une.

Suit une scène ambiguë, au cours de laquelle le « bon » maître soupçonne Auguste d'avoir dérobé la mangue, se plaint à lui de son ingratitude et décide publiquement de le faire fouetter pour qu'il avoue son larcin. Au moment où le fouet s'approche, l'esclave cède : il dira tout, oui, il a mangé la mangue, dont le parfum lui faisait tant envie. À cet instant la mangue surgit de la manche du maître, avec cette leçon : de la peur naît le mensonge.

Quand elle découvre le conte, Claire est mal à l'aise que le maître, pour sa démonstration, instrumentalise Auguste. Elle se représente sa terreur à la vue du fouet, dont il a tâté trop souvent. Mais un détail l'amène à réviser la façon d'envisager le tout : il est dit, à la fin, que personne ne surprend le clin d'œil qu'adresse le maître à Auguste. Ce clin d'œil, réalise-t-elle, est l'indice que cette scène est une mascarade qui fait des deux hommes des complices. Qui sait si Auguste, au fond, n'en est pas l'instigateur ?

Le conte, souvent, résonne. De la peur naît le mensonge. Sa mère, se demande Claire, avait-elle peur ? De quoi Annie pouvait-elle avoir peur ? De voir, tout simplement, les choses telles qu'elles étaient ? Le visage que ses choix pouvaient lui renvoyer d'elle-même ?

Claire grimpe, l'arbrisseau dans les bras, quelques outils en bandoulière dans la sacoche, une mini-pelle, une pioche. Du haut de la pente on voit la maison, et derrière la maison la vallée, le rocher en forme de hibou au loin signale l'arrêt du car où elles montaient vers sept heures vingt et en route pour l'école. C'est un bon endroit. Juste-là, derrière elle, commence le bois.

Elle choisit ce replat pour ses rochers arrondis, accueillants. Elle furète et ramasse des pierres lisses qu'elle dispose et entasse à la manière des voyageurs qui signalent leur passage par de telles constructions, çà et là sur le flanc de la montagne. Fonder un lieu en Lozère, dédié à la mémoire de Lucie. Chaque année ici elle reviendra, honorer son amie. S'asseoir, désherber chaque année. D'ici la vallée est douce, fondue dans la lumière. Un jour elle viendra avec les siens, ses frères, les enfants, ici elle leur parlera.

Claire creuse au pied de l'oratoire de fortune la parcelle qu'elle destine aux plantations. L'idée d'un oratoire, elle y a pensé le jour où elle a mangé cette mangue exquise. Elle place la motte, vérifie le port de la tige centrale, vide le sachet de terreau qu'elle a porté jusqu'ici, complète avec la terre, couvre de mottes écrasées, quelques pierres.

Elle contemple. Je reviendrai, promet-elle à l'arbrisseau qu'elle caresse, à l'automne ; avec un voile d'hivernage et de l'Algoflash. Tu seras bien.

***

Épilogue

Exaltée, Claire traverse le jardin, le bas du pantalon trempé par la rosée. Elle glisse le téléphone dans la poche de sa veste. C'est un pur délire, dit Xave. Mais elle, elle y croit. Elle ira lui rendre visite, ce week-end. Il sera d'accord, elle le sent. Elle voit déjà les yeux de son père, quand elle évoquera l'idée d'une reprise… Elle répète ce qu'elle lui dira, que Claire ferait du lait, à l'ancienne… comme toi ! Tu sais, il y a des aides, pour les agriculteurs qui s'installent en bio. Les quinquas aussi, oui ! Jacques et Stéphane sont d'accord. La ferme, qu'est-ce que tu veux qu'on en fasse, nous ? Et puis tu pourras rester aussi longtemps que tu voudras. Tu es chez toi ! Claire et Julien, tu verras, tu vas les adorer. Ils ont de l'expérience, ils savent où ils vont. Leurs enfants, eh bien, ils sont étudiants ; ils feront comme nous, le train, le car. Papa, je voulais te dire… Ça peut te faire un choc… Claire, elle lui ressemble tellement…

***

« C'est un fait difficile à comprendre et douloureux à admettre : la migration a produit de la souffrance non pas parce que la loi a été violée, mais au contraire parce qu'elle a été appliquée rigoureusement, parce que les uns la maîtrisent à la perfection et les autres ne pouvaient en déchiffrer une ligne. »

IVAN JABLONKA,
Enfants en exil. Transfert de pupilles réunionnais en métropole (1963-1982).

Je remercie Franck, Ulysse, Lisa, Marielle, Angèle, Emilie, Vincent, Pascal et Marion pour leurs précieuses relectures. Toute ma reconnaissance va aux éditions Elyzad, qui accueillent un de mes romans pour la quatrième fois. Merci à Elisabeth et Vanessa, pour leur accompagnement fait de rigueur et de délicatesse, et à Ivan Jablonka dont le travail sur l'exil des enfants réunionnais a nourri ma réflexion.

Le mot jeté en travers du chemin possède une force. Le mot a pourfendu le monde en deux blocs distincts. Dans ce nouveau monde Claire et Lucie sont séparées, rejetées de part et d'autre d'une brèche.

Fin des années 60, Lozère. Claire vit à la ferme avec ses frères et Lucie. Toutes deux partagent rires et jeux. Mais un jour Lucie disparaît. Claire est ébranlée : comment a-t-elle pu l'abandonner ? Pourquoi ce départ est-il tabou ? Claire retisse les fils de l'histoire de Lucie. À la croisée du passé familial, l'épisode honteux des « enfants de la Creuse » qui bouleverse des vies – et marque la sienne à jamais.

Dans une écriture où palpitent les émotions de l'enfance, ce roman explore les compromis ordinaires avec la conscience, et la puissance de l'attachement.

14,50 €

elyzad

9 782494 463387